

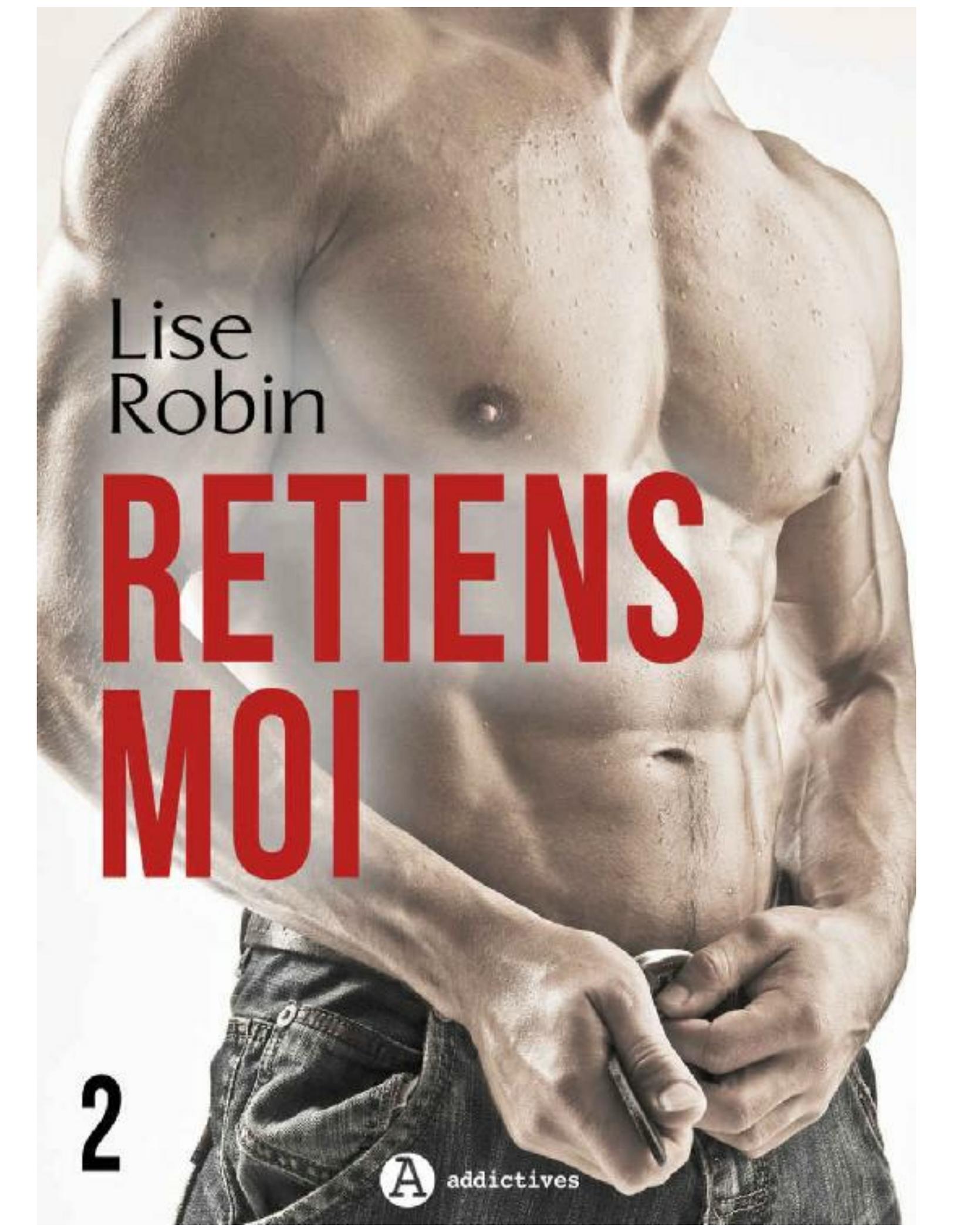
Lise
Robin

RETIENS MOI

2



addictives



Lise
Robin

RETIENS MOI

2



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Avec toi... peut-être

Quand Jade décoche une droite à un dragueur lourd en boîte, elle ne se doute pas que ce geste va bouleverser sa vie !

Car elle attire l'attention du vigile, aussi beau qu'imposant, qui porte bien son surnom : Monsieur Muscles. Il est secret, dangereux... irrésistible. Et pour la première fois de sa vie, Jade succombe à une nuit avec un inconnu.

Sauf qu'elle apprend quelques jours plus tard qu'il n'est pas seulement vigile et qu'elle va devoir bosser avec lui sur le projet le plus important de sa carrière. Entre attirance et agacement, Jade ne sait plus où donner de la tête.

De son côté, Monsieur Muscles dissimule de nombreux secrets, et certains pourraient s'avérer fatals...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

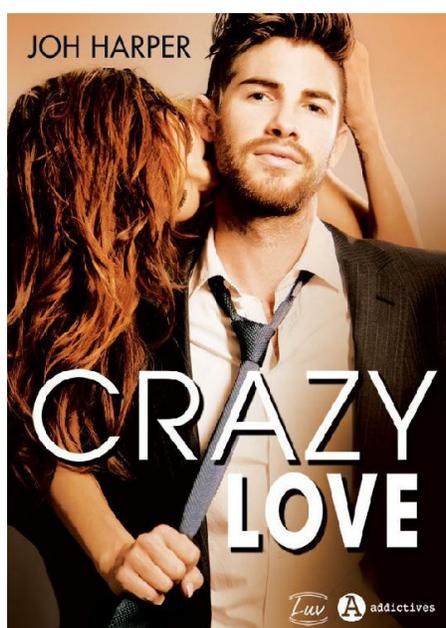
Crazy Love

Après une soirée désastreuse où elle fait définitivement une croix sur l'amour de sa vie, Éva décide de prendre un nouveau départ et d'aller de l'avant.

Trois ans plus tard – enfin ! –, elle fait la rencontre d'un homme, « un vrai » selon ses nouveaux critères. Un homme qui la désire, plus que tout. Son boss... Aussi obstiné que sexy, aussi arrogant que sensuel...

Mais la maladresse d'Eva, son orgueil mal placé et surtout la réapparition de son amour de jeunesse vont mettre à mal tout ce qu'elle avait prévu.

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

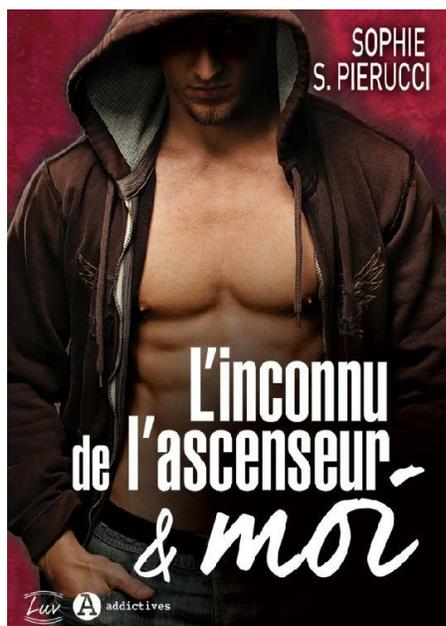
L'inconnu de l'ascenseur et moi

Le jour où Charlyne se retrouve coincée dans l'ascenseur avec un inconnu... elle panique. Il est grand, musclé, ne montre pas son visage, sent beaucoup trop bon... et en plus, il est sarcastique !

L'attraction est puissante, irrésistible... mais il la fuit. Tout les oppose, pourtant Charlyne refuse de baisser les bras : après tout, ils sont voisins !

Et il n'a encore rien vu...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Tout mais pas lui

En vacances en France, Marie découvre la liberté, l'indépendance... et la volupté. Alex Klein est séduisant, charmeur... et disparaît au petit matin !

Blessée, Marie rentre à New York pour commencer un stage dans une maison d'édition. Sa première mission ? Assurer la promotion du tout nouvel auteur-phare : Alex Klein !

Impossible de se défilier. Marie doit côtoyer chaque jour celui qui l'attire autant qu'elle le déteste. Hors de question de retomber dans ses bras !

[Tapotez pour télécharger.](#)



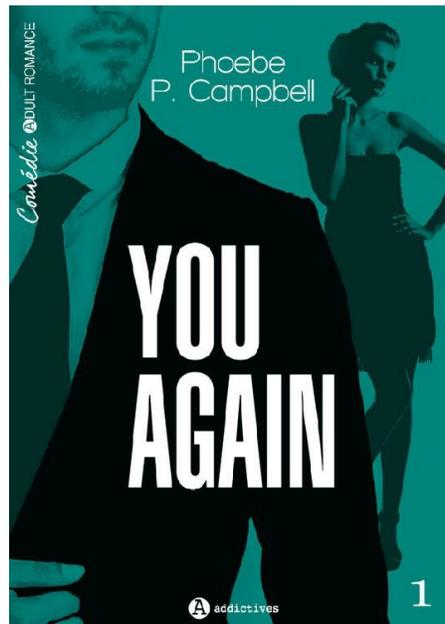
Également disponible :

You again

Il y a sept ans, Dean et Tessa étaient en fac, et ils s'aimaient déjà. Le jour de leur premier baiser, un drame épouvantable est survenu, brisant leur vie. Incapables de se regarder en face, ils ont pris des chemins séparés. Aujourd'hui, le destin les réunit.

Malgré la culpabilité et les regrets, malgré les vies opposées qu'ils se sont construites, la passion est intacte, les pulsions, décuplées, l'attrance, d'une force inouïe. Mais pour pouvoir avancer, Dean et Tessa devront affronter le passé et surtout comprendre qui les a réunis et pourquoi...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Lise Robin

RETIENS-MOI

Volume 2

A additives

1. Des pommes et des cookies

Cecilia

Le noir, la chaleur, le vide qui m'aspire. Une odeur douce, un parfum de peau sucrée, que j'associe au plaisir et à l'abandon. Le contact ferme d'une chair compacte sous ma joue puis le néant, une seconde ou une éternité.

Bref, je suis tombée dans les pommes mais je mets un moment à le réaliser, et un autre à me situer. J'émerge lentement, par vagues successives, de ma perte de conscience. Allongée en terrain inconnu mais moelleux, les jambes surélevées, j'entends gronder une voix masculine. Le bruit des pas, rapides et lourds, claque sur le plancher.

– Dans les vapes, ouais. Elle a à peine posé le pied dans le quartier qu'elle s'évanouit comme une fillette. Je vous avais dit qu'elle n'avait pas les épaules. Comment voulez-vous que je bosse avec ça ?

J'entends la réponse mais ne la comprends pas. Ma concentration est entièrement mobilisée pour tenter de trouver à qui appartient cette voix grave, ce ton acerbe. Peine perdue, mon esprit s'éclipse à nouveau, après un sursaut d'indignation.

Ça ? C'est moi le ça ?

Quand je refais surface, j'ai les idées plus claires mais la situation reste inchangée. Je suis toujours étendue sur un canapé et ça râle au téléphone. Cette fois, je suis en mesure de reconnecter mes neurones et d'identifier l'auteur des tirades acides, Sachs, mon coéquipier. La mission d'infiltration, le MMS avec la maison en flammes et les menaces... tout me revient par flashes désordonnés. Je crois aussi me souvenir être tombée dans des bras tatoués. L'image de mon baron s'impose à mon esprit.

Je préférerais nettement être avec lui plutôt qu'avec mon irascible partenaire.

J'hésite à demander à Sachs où est l'homme qui m'a empêchée de me fracasser le crâne sur le trottoir, mais je devine au ton de sa voix que ce n'est pas le moment. Et puis, j'ai sûrement fantasmé, j'étais vraiment bien partie, comme il ne se gêne pas pour le dire à Burgess.

– Un malaise vagal, un burn-out, une crise de nerfs, de manque ou de paludisme, que sais-je ? Je ne suis pas médecin. Elle pourrait tout aussi bien être en pleine hypoglycémie ou enceinte et me demander d'aller lui cueillir des fraises cette nuit.

Je grince des dents, mortifiée. Burgess m'a fait confiance, il s'est porté garant pour moi et ça lui retombe dessus. Mais, je suis trop faible et désorientée pour parler et plus encore pour me défendre.

Je parviens à peine à ouvrir les yeux. Heureusement, mon merveilleux boss s'en charge à ma place et la conversation en mode haut-parleur me permet de ne pas en perdre un mot.

– Un peu de respect pour mon agent ! Ça ne vous arrive jamais d'avoir un coup de mou, Superman ?

La réponse de Sachs, qui s'est éloigné à force de faire les cent pas, est inintelligible. Mais lorsqu'il revient, j'entends Burgess poursuivre.

– De toute façon, vous serez fixé sur son état de santé, et moi sur le vôtre, dès demain, après la visite médicale.

– Depuis quand on passe des examens avant de partir sur le terrain ? s'étonne Sachs.

Pour une fois, je suis d'accord avec lui.

– Depuis que vous me brisez les noisettes en essayant de virer mon agent sous n'importe quel prétexte. Ça vous pose un problème ? Vous avez peur des piqûres ?

Je savoure le ton caustique de Burgess en rogne. Si Sachs s'obstine, il va passer un sale quart d'heure et ça n'est pas pour me déplaire. Malheureusement, il ne tombe pas dans le panneau de la provocation. Dommage. Il retire ses lunettes pour se masser les yeux et sa réponse laconique claque sèchement.

– Non.

– Parfait.

– Mais ce n'est pas moi qui ai des vapeurs ou qui dois faire mes preuves.

– Peut-être, mais vous y passerez quand même. Je ne vais pas envoyer Valente risquer sa peau chez un baron de la drogue avec pour seul soutien un homme tellement impliqué dans le milieu qu'il ne sait peut-être plus lui-même où il en est et de quel côté il est. Je veux un minimum de garanties.

– Vous insinuez quoi, exactement ? demande Sachs, vibrant d'une colère contenue, qui le fait paraître soudain plus jeune et indéniablement dangereux.

Il s'est figé au milieu de la pièce, le corps tendu comme un arc, le regard perdu en direction de la fenêtre de la cuisine. Je retiens mon souffle en admirant son profil qui se découpe à contre-jour. Nez droit, front haut, mâchoires serrées... Il est beau. Quelque chose en lui m'est presque familier et ça me perturbe encore plus.

Il faut vraiment que je me reprenne.

– Rien de particulier, esquive Burgess. Mais ne me prenez pas pour un con. Et foutez la paix à Valente. C'est un excellent flic, je suis sûr que vous en avez conscience. Alors, faites votre boulot et utilisez ses capacités au mieux. Et, flanquez-moi ces salopards au trou.

– Quelle heure demain, la visite ? se contente de répondre Sachs entre ses dents.

– Je vous envoie le doc dans la matinée.

– OK, je lui laisse sa chance. Mais si elle foire...

Il raccroche sans terminer sa phrase ni laisser le temps à Burgess de répliquer, mais la tempête semble passée. Je me redresse maladroitement. Je suis capable de parler, même si ça tangué autour de moi, j'en profite pour attaquer avant qu'il ne le fasse.

- Vous en faites un foin pour une malheureuse crise d'hypoglycémie. C'est pas un drame ni un déshonneur, encore moins un motif de licenciement.
- Ah ! Vous revoilà parmi nous, soupire Sachs, en haussant un sourcil. Finie la tranquillité.
- Si vous vouliez être tranquille, il fallait devenir comptable, pas flic, rétorqué-je sèchement.
- Je connais des gens qui défontent pour un oui ou pour un non et qui devraient, eux aussi, envisager une reconversion professionnelle. Se lancer dans le scrapbooking ou le tricot, par exemple.
- J'en connais d'autres qui, au lieu de faire du mauvais esprit, pourraient se rendre utiles.
- Pardon ? s'offusque-t-il, en croisant les bras.
- Si vous me dénchiez quelque chose à manger, je serais sur pieds en trois minutes et on n'en parlerait plus.

Il me considère un instant en silence puis secoue la tête, dépit.

- Non, mais je rêve, marmonne-t-il en quittant la pièce. Pourquoi pas une tisane et un plaid sur les genoux, tant qu'on y est !

Je me retiens de sourire, pour ne pas perdre toute crédibilité, mais je ne peux m'empêcher d'apprécier son humour sarcastique.

Je l'entends bougonner et claquer les portes de placards, avant de réapparaître brandissant triomphalement un paquet de cookies au chocolat.

- Mission accomplie, jubile-t-il, en me l'envoyant. Dans cent quatre-vingts secondes, donc, je vous veux d'aplomb pour un briefing complet.

J'acquiesce en croquant dans un biscuit. À force de prétexter des fringales pour justifier mes malaises, je vais prendre dix kilos avant la fin de l'opération.

Trois minutes plus tard, pas une de plus, Sachs est assis face à moi dans un fauteuil. Il remonte ses lunettes d'un geste agacé, qui me fait penser qu'il ne les porte pas depuis longtemps et n'a pas eu le temps de s'y habituer.

- Vous devriez essayer les lentilles de contact, dis-je sans réfléchir.
- Comment ?
- Si les lunettes vous incommode, vous devriez essayer les lentilles de contact.
- Mmm... les lentilles me gênent aussi.
- Oh ! m'exclamé-je, embarrassée en constatant que pour la première fois nous sommes arrivés à échanger cordialement sur un sujet.

Heureusement, Sachs n'y prête pas attention et enchaîne sur les aspects pratiques de notre mission.

– Je vous rappelle les grandes lignes : on infiltre l'organisation d'Emilio Valdez en se faisant embaucher comme domestiques sur sa propriété de La Nouvelle-Orléans. C'est un homme d'affaires multimillionnaire, qui se sert de l'import-export de voitures de luxe comme couverture pour blanchir ses revenus et transporter des marchandises illégales, notamment de la cocaïne, de l'héroïne, de la meth, tout ce qui peut faire planer et rapporte gros. Son fournisseur principal est Demonio, chef du gang des Life Blood depuis quinze ans, dont on ne sait pas grand-chose, ni où se trouve son QG, ni même à quoi il ressemble. On n'a aucune photo de lui mais ceux qui l'ont croisé et qui ont survécu, le décrivent grand, baraqué et chauve. Il ne se montre jamais et agit toujours à distance, par procuration.

– Demonio, répété-je, en compulsant rapidement les dossiers dans ma bibliothèque mentale. Je le croyais mort, assassiné dans la guerre des gangs qui a éclaté au nord du Mexique et ravagé la frontière, il y a deux ans.

– C'est le bruit qui a couru, en effet. Vous êtes bien informée. J'ai même un indic qui m'a juré avoir vu le cadavre. Mais ses affaires ont continué à tourner, elles ont même prospéré, bien qu'il se soit fait discret jusqu'à l'invisibilité et qu'on ait perdu la trace de la plupart de ses hommes. La rumeur est donc morte d'elle-même. Il a ressurgi sur le devant de la scène, il y a trois mois, en annonçant la prochaine mise sur le marché d'une nouvelle drogue, issue de la cocaïne.

– Et qui décuple l'énergie sexuelle, la cocaX, déduis-je. J'ignorais qu'il était derrière tout ça.

– Normal, on vient de le découvrir. Mais d'où tenez-vous cette info ? s'étonne Sachs. Elle n'a encore quasiment pas filtré.

– Je me tiens informée, comme vous dites. Après tout, c'est mon job, répliqué-je fièrement.

– C'est plutôt celui de la DEA. Pourtant, certains de mes collègues n'en savent encore rien. Un bon point pour vous, Valente. Pour en revenir à nos moutons, le troisième homme avec lequel il faudra compter dans cette organisation est le bras droit de Valdez, Lobo, un chef de gang déchu, à la fois factotum et tueur à gages personnel. Un as du couteau, qui découpe ses victimes comme de vulgaires morceaux de viande, un type froid et fourbe, dont il faudra se méfier comme de la peste.

– Comme de tous, non ?

– Oui, mais lui travaille dans l'ombre, on a donc tendance à l'oublier, voire à le sous-estimer, alors qu'il est intelligent, sournois, ambitieux. On devra le côtoyer au quotidien car il habite sur la propriété de Valdez. Il est ses yeux et ses oreilles, son conseiller maléfique. C'est un jeune loup, à l'affût de la moindre occasion pour bouffer tout le monde.

– À vous entendre, on croirait que vous le connaissez personnellement.

– Pas loin. Je suis infiltré dans ce milieu depuis longtemps. Je sais sur ces hommes des choses que même leurs mères et leurs épouses ignorent.

Un long silence suit cette déclaration. Alors, c'est ça qu'insinuait Burgess. Sachs est tellement immergé dans l'environnement de Valdez, qu'il en est imprégné et pourrait presque en faire partie.

– Paloma !

– Hein ? sursauté-je, arrachée à mes cogitations.

– Je t'avais perdue.

– Vous me parliez ?

– Je m'adressais à mon épouse.

Je m'empresse de répondre avec désinvolture, une fois que ses mots ont fait leur chemin jusqu'à

mon cerveau.

- Pardonnez-moi, doudou, j'étais dans mes pensées.
- Doudou ? s'étrangle-t-il, comiquement.
- Vous vous appelez bien Diego, non ? Diego Flores, mari adoré de Paloma, ici présente.
- Oui, mais vous serez gentille d'éviter les surnoms idiots, grimace-t-il, en réprimant un frisson.
- C'est ce que font les amoureux. Et, je n'y peux rien si votre nom de couverture se prête à un diminutif qui froisse votre ego, dis-je, contente de pouvoir le tacler un peu.
- Contentez-vous de Diego et je vous laisse la vie sauve. Dans le cas contraire, je me verrai dans l'obligation de vous donner en pâture aux alligators.
- Oui, chef, acquiescé-je, narquoise.
- Je préfère ça. Poursuivons.

Nous poursuivons, donc. Sachs me décrit en long, en large et en travers la disposition des lieux chez Valdez, l'organigramme et la hiérarchie entre ses hommes. Il me dresse un portrait détaillé de chacun, du porte-flingue au conseiller financier, en passant par le chauffeur mécanicien et l'épouse trop jeune et trop belle, qu'il voudrait garder sous cloche. Le flot d'informations me donne le tournis mais j'encaisse, lui demandant de répéter parfois pour intégrer et classer dans ma bibliothèque mentale. Puis, on en vient à nos rôles respectifs.

– La pièce maîtresse du jeu, c'est vous, Paloma. Vous parlez français ?

– Un peu. Je le comprends mais j'ai un accent atroce.

– *Ne vous inquiétez pas, il ne peut pas être pire que celui de Valdez*, répond-il dans un français impeccable. Du moment que vous êtes capable d'aligner quelques mots en faisant le service, il sera content.

– C'est votre langue maternelle ou quoi ? dis-je, impressionnée par son aisance.

– On s'en fout ! Ce n'est pas moi qui suis chargé de séduire Valdez.

– Veinard, soupiré-je, lugubrement.

– *Vous allez vraiment devoir jouer sur du velours avec lui*, conseille-t-il, en repassant au français.

– *Je ferai au mieux*, conclus-je, peu désireuse de m'étendre.

Ce sujet est sensible depuis le dérapage de ce matin. Un véritable fiasco. Et, le pire, c'est que je n'ai toujours pas compris le pourquoi du comment.

– En cas de besoin, je ne serai jamais loin, me rassure-t-il. Je m'occuperai de la collecte d'informations et des photos de tout ce qui se passe en dehors de la maison, le parc automobile, les chauffeurs, les hommes de main. Vous aurez la charge de la partie maison, c'est vous qui devrez pénétrer dans son bureau, scanner tous les documents possibles, enregistrer les conversations et me fournir les clefs de chaque pièce, chaque coffre, chaque tiroir, chaque armoire afin que j'en fasse des doubles. Pour ça, il faudra copiner avec sa femme de chambre, sinon vous l'aurez sans cesse dans les pattes. Sans parler des chiens.

– Des dobermans, me rappelé-je. Des chiens intelligents et rusés mais très émotifs et sensibles, ce qui les rend particulièrement agressifs en situation de stress.

– Il y a un mâle, appelé Tony, et une femelle, Elvira.

– Ah ! Le duo infernal de *Scarface*. Ça promet !

– Ils sont dressés pour tuer. Valdez en est très fier. Ils lui obéissent au doigt et à l’œil.

– Ce sont toutefois des chiens très indépendants, donc moins attachés à leur maître, dans un cadre de travail, que les bergers allemands, par exemple. Dans un couple, ils sont loyaux l’un envers l’autre, avant même de l’être envers celui qui leur donne les ordres, et ils peuvent même à l’occasion se retourner contre lui.

– Deux fois cinquante kilos de muscles, de crocs et de dangerosité, à l’obéissance aléatoire. De vraies saloperies, donc, résume-t-il, sombrement.

– Non, souris-je, espiègle. Des chiens complexes et délicats à manier, avec une psychologie particulière. Si on parvient à nouer avec eux un véritable lien affectif, ils sont exceptionnels. Il faut juste savoir les prendre.

– *À toi l’honneur, ma chérie !*

– *En fait, tu as le rôle facile, mon doudou, baragouiné-je, dans un français approximatif. C’est moi je risque mon popotin devant Valdez et encore devant les méchants chiens.*

Nathan me dévisage, interloqué, et s’esclaffe. Un rire qui coule sur moi comme une caresse humide et chaude. Je fixe du regard sa bouche avec une profonde envie de faire avec lui des choses inavouables. Ses lèvres paraissent si douces sur son visage dur, aux pommettes saillantes. Ses dents, si blanches, contrastent avec son teint mat. J’imagine bien leur empreinte parfaite s’imprégner dans ma chair.

— OK, Valente, vous devriez faire l’affaire, déclare-t-il, brusquement solennel, en aplatissant ses cheveux et en brisant mon fantasme. Et, histoire de tester vos dons culinaires, c’est vous qui êtes de corvée de cuisine ce soir. Faites-moi rêver.

Connard.

2. Quand Proust s'en mêle

Cecilia

Le lendemain matin, le D^f Annie Massey, mandatée par Burgess, débarque. Nathan est encore dans la salle de bains et je n'ai pas eu le temps de me laver ni de m'accorder un coup de brosse dans les cheveux. À neuf heures passées, on pourrait croire que je sors du lit.

Mais qu'est-ce qu'il fiche ? Ça fait des heures qu'il est enfermé là-dedans. Pire qu'une nana !

J'ai petit-déjeuné sans lui, lassée d'attendre.

– Sachs ! Tu es tombé raide mort ou quoi ? m'impatienté-je, en tambourinant contre la porte pour la troisième fois.

– Si je l'étais, tu crois vraiment que je serais en état de te répondre ? remarque-t-il avec mauvaise humeur mais bon sens.

– Alors, passe la vitesse supérieure. Le doc est en train de déballer son matériel et je n'ai même pas encore pu me laver les dents.

– Au bout de cinq ans de mariage, ce serait bien que tu m'appelles par mon prénom, mon cœur. C'est la base d'une couverture efficace. Sinon, on va se prendre une balle dans la tête ou se faire jeter en pâture aux dobermans.

– OK, doudou, mais grouille-toi !

– Tu joues avec le feu, Valente, gronde-t-il, en sortant enfin de la salle de bains.

Je considère un instant ses cheveux plaqués sur le côté ; la raie, qui les sépare, devait être à la mode dans les années 1960. Non, plutôt avant Jésus-Christ !

– Si c'est ta coiffure qui te prend tout ce temps, laisse tomber. Je parie que ça ne peut pas être pire si tu n'y touches pas.

– Quand j'aurai besoin de conseils capillaires, je te ferai signe, crache-t-il, le regard noir derrière ses affreuses lunettes.

J'expédie ma toilette de chat en cinq minutes avant de le rejoindre dans le salon, où le médecin, une fille tellement sexy que je me demande bêtement si elle est vraiment docteur et où Burgess l'a dénichée, consigne ses mensurations et d'autres annotations.

– 1 m 85, 82 kg, 11 / 8 de tension, fréquence cardiaque au repos : 54 bpm, fréquence respiratoire : 15 cycles par minute. Tout est parfait.

– Je n'en ai jamais douté.

– À part les examens toxicologiques, exigés par vos supérieurs, quels autres tests souhaitez-vous réaliser ?

Prête à pratiquer une prise de sang, elle se penche exagérément sur lui, si bien qu'il se retrouve le nez à cinq centimètres à peine de ses seins.

– Absolument tout ce qui existe et est faisable avec votre matos, lance-t-il avec nonchalance, en ignorant le décolleté si plaisamment offert. Diabète, HIV, grossesse, paludisme, lyme, syphilis, glycémie, cholestérol, hépatites, peste, choléra... faites-vous plaisir. Tant qu'on y est, autant faire les choses à fond. Et, profitez-en pour me vacciner contre tout ce qui vous passe par la tête.

– Concernant le test de grossesse, je pense pouvoir vous affirmer qu'il sera négatif, dit-elle, avec un sourire ravageur que je lui enfoncerais bien dans la gorge. Pour le HIV, on peut coupler un test classique et un TROD, un test rapide qui nécessite juste le prélèvement d'une goutte de sang au bout du doigt, et nous donnera un résultat fiable en trente minutes, pour peu que vous n'ayez été exposé à aucun risque de contamination ces douze dernières semaines.

– Aucune blessure ni intervention chirurgicale, et rapports protégés, confirme Nathan.

– Impeccable. Pour le reste, je vais avoir besoin d'un échantillon d'urine et devoir vous examiner de plus près.

– OK pour tout, accepte-t-il, avec un geste évasif de la main.

– Vous devrez être nu, bien sûr, précise-t-elle à mon intention.

– Ah !

– Oui, la syphilis ne s'attrape pas par les oreilles, précise-elle avec un petit rire tellement sexy, qu'il devrait être interdit aux moins de 18 ans.

– OK, mais vous m'épargnez l'examen de la prostate, alors. Je suis persuadé qu'elle se porte à merveille.

– Comme vous voulez, mais il n'est jamais trop tôt pour vérifier.

– Sans façon.

– Je vais en profiter pour aller prendre une douche, dis-je, inexplicablement agacée par les minauderies du D^f Jessica Rabbit.

– Excellente idée. Je vous préviendrai quand nous aurons terminé.

– C'est ça, bougonné-je.

Tandis que je me savonne, je ne peux m'empêcher de l'imaginer promener ses mains, aux ongles impeccablement manucurés, sur le corps de Nathan. Est-il aussi athlétique qu'il en a l'air, sous ses chemises informes ? Va-t-il bander quand elle l'auscultera ?

Et après ? En quoi ça te concerne ? Tu peux à peine le supporter !

Alors rien. Mais ça m'ennuierait qu'il bande.

J'ai le temps de me faire un gommage, de me laver les cheveux, de les sécher, de m'hydrater le corps avec un lait parfumé et de me vernir les ongles avant qu'enfin on toque à la porte. C'est pas trop tôt.

Quand j'arrive dans le salon, Nathan termine de boutonner sa chemise, qu'il ferme, comme à son habitude, jusqu'en haut du col malgré la chaleur. Ses cheveux sont en désordre, et bien que cela lui aille vraiment bien, ce détail me vaut une bouffée de rancœur envers le D^f Massey. Je ne vois

vraiment pas ce qui peut justifier qu'on ébouriffe la tignasse de son patient lors d'un examen médical.

- Elle a vérifié que vous n'aviez pas de poux ? bougonné-je.
- Pardon ?
- Non, rien, je réfléchissais à voix haute.

Nathan part se promener le temps de mon auscultation, qui dure beaucoup moins longtemps que la sienne. On se demande bien pourquoi. En quinze minutes, je suis déclarée apte au service. Nous recevrons les résultats des analyses prochainement mais, déjà, nous ne présentons ni l'un ni l'autre aucun signe clinique de maladie et le TROD est négatif. Le contraire eut été étonnant vu que je n'ai couché avec personne ces six derniers mois – à se demander pourquoi je continue de prendre la pilule –, excepté mon baron, avec lequel j'ai pris toutes les précautions malgré notre enthousiasme débordant. Merci aux hôtels qui mettent à disposition minibar et capotes en libre-service.

Après le départ du médecin, Nathan se plonge dans la vérification et le réglage de notre matériel de surveillance. J'en profite, à mon tour, pour aller me dégourdir les jambes à l'extérieur et checker mon vieux portable. Pas de nouveau message. Je contemple un moment la mauvaise photo de la maison en flammes, le ventre noué par l'angoisse. Mon passé me rattrape. Je pensais naïvement m'être affranchie de ma dette et avoir réparé mes torts, mais quelqu'un n'est pas d'accord avec ça. La question est de savoir qui. Trop intriguée, je tape rapidement un texto.

[Qui es-tu ? Que veux-tu ?]

Je m'apprête à retirer la carte Sim mais la réponse arrive immédiatement.

[Ta perte, Maria, comme tu as causé la mienne...]

Pas plus avancée et encore moins rassurée, les jambes en coton, j'insiste, déterminée.

[Qui es-tu ?]

Mais, cette fois, j'attends longtemps en vain. Une averse inattendue me force à trouver un abri et à y rester un quart d'heure environ, le temps que le déluge se calme. Il fait chaud et lourd. La pluie ne rafraîchit pas l'air du moindre degré. Mon mystérieux correspondant ne daigne pas me répondre. On veut ma perte, donc. Et, je ne sais pas qui est ce *on* ni s'il a vraiment les moyens de me faire du mal, ni jusqu'où il compte aller. Ma vie est-elle en danger ? Ce ne sont pas à proprement parler des menaces de mort mais pas non plus des mots doux. Et, j'ai beau me creuser la cervelle, je ne vois pas de qui il peut s'agir.

Mon retour à l'appartement est maussade. L'humeur de Nathan ne semble pas plus joyeuse que la mienne. Il bidouille toujours ses caméras, micros et autres technologies miniaturisées, fait des tests en utilisant son Smartphone en guise de télécommande, grogne un coup et recommence. C'est à peine s'il a levé les yeux à mon arrivée. Après m'être changée, j'inventorie les placards de la cuisine, histoire de trouver de quoi nous nourrir à midi.

– Tu ne comptes pas cuisiner ? s’alarme-t-il brusquement.

– Si, pourquoi ?

– Parce que j’ai survécu au repas d’hier soir par pur miracle et je ne compte pas tenter le diable une seconde fois. Fais comme tu le sens, mais moi je commande une pizza.

– Merci du compliment, marmonné-je, vexée, en revenant au salon. Mais, la cuisine n’est pas un espace réservé aux femmes. Tu peux t’y aventurer si tu es plus doué.

– Non, mais c’était pas si mal, rectifie-t-il. Avec un peu moins de cuisson, la viande aurait été presque mangeable. Et, les asperges croquantes, ça doit être plein de vitamines. En tout cas, le pain était bon. Mais, une pizza, ça nous changerait.

– Te fatigue pas. Les petits plats, ça n’a jamais été mon point fort.

– Je n’aurais pas fait mieux, de toute façon, ajoute-t-il, dans ce qui ressemble à une tentative de conciliation.

Je suis étonnée qu’il ne profite pas de l’aubaine pour me rappeler à quel point je ne conviens pas pour cette opération mais je lui en suis reconnaissante.

– Ça va ? s’inquiète-t-il, comme s’il avait lu dans mes pensées.

– Je cherche juste le numéro de la pizzeria. J’ai vu le prospectus traîner sur la table basse hier mais je ne le retrouve pas.

Il me le tend sans un mot, en cherchant mon regard, que je dissimule derrière mes cheveux longs. Mes ruminations concernant le passé me minent. J’aurais presque envie d’aller me blottir dans ses bras tant son attention me touche. Au lieu de quoi, je me contente de lui poser une question d’une banalité affligeante.

– Avec ou sans anchois ?

Nous consacrons notre après-midi ainsi que les trois jours suivants à potasser nos rôles et à apprendre à nous connaître. Nathan se révèle être quelqu’un de plutôt agréable à vivre dans ses bons moments, c’est-à-dire quand tout fonctionne selon ses plans. Le reste du temps, il peut se montrer tyrannique, maussade, voire exécrable si les choses ne vont pas dans son sens. Sa patience est loin d’être un puits sans fond, tout au plus une mare ou une flaque d’eau.

Nous devons donner l’illusion d’un couple marié et heureux depuis cinq ans. Cela ne s’improvise pas. On prend donc des cours de complicité accélérés et même si on ne s’en sort pas trop mal, parfois on se loupe. Nathan a un humour assez déstabilisant, teinté de cynisme, et je ne sais pas toujours s’il plaisante ou pas. On organise notre nouvelle vie de couple. On connaît par cœur le numéro de la pizzeria, on joue à pile ou face la télécommande de l’Apple TV et Nathan prétend que je triche parce que la chance me favorise. Je m’habitue à la présence de l’alliance à mon annulaire. Globalement, on parvient à s’entendre, même si parfois son autoritarisme me hérissé au point que j’en oublie la hiérarchie et l’envoie paître. Par ailleurs, sa manie d’annexer la salle de bains pendant une éternité m’exaspère et me fait perdre toute retenue. Je n’ai jamais vu un mec y passer autant de

temps. Et, ça m'ennuie d'autant plus que les WC sont à l'intérieur.

– Mais, enfin, c'est pas possible ! râlé-je, devant la porte, comme chaque matin, tenaillée par une envie pressante. Qu'est-ce que tu fiches là-dedans ? Tu lis l'intégrale de *Game of Thrones* ? Tu t'épiles le maillot ? Tu écris tes mémoires ?

– On peut avoir la paix, oui ? maugrée-t-il.

– Dans la limite du temps qui t'est imparti, certainement. Mais au-delà de trois quarts d'heure, c'est considéré comme un stationnement gênant, passible d'une amende, d'un enlèvement du véhicule par la fourrière et de deux mois d'emprisonnement.

– Tu y passes bien une heure, facile.

– Mais, moi, j'ai le droit, je suis une fille.

– Et, moi, un mec propre et soigneux de sa personne. Il faut en finir avec le gendrisme.

Un point pour lui. Mais n'empêche.

– J'ai envie de faire pipi, le supplié-je.

Il ne réagit pas.

– Tu m'as entendue ?

Toujours rien. Pas de réponse. Mon obstination commence à laisser place à un début d'inquiétude.

– Allô ?

– T'as qu'à pisser dans l'évier, comme tout le monde.

– Mais, c'est dégueulasse ! m'exclamé-je, indignée, sans savoir s'il est sérieux.

Un ricanement étouffé derrière la porte me rassure. Ouf ! Il plaisante.

Je prends mon mal en patience, en attendant qu'il daigne sortir de là, et consulte nos emails. Nous avons envoyé notre CV factice à Valdez, le premier jour, et reçu une réponse encourageante dans la foulée, nous donnant rendez-vous quatre jours plus tard pour un entretien d'embauche. Notre affaire se goupille donc plutôt bien. Le plan roule tout seul, jusque-là.

Nathan pense que les candidats potentiels vont faire l'objet de quelques jours de surveillance par un homme de Valdez. Il faut qu'on se montre en public afin de prouver que nous sommes d'honnêtes et simples citoyens. Chaque soir, nous effectuons donc consciencieusement une promenade dans les rues de notre nouveau quartier, saluant nos voisins. Et, chaque soir, Nathan repère en cinq minutes à peine le type chargé de nous suivre, me le désigne au besoin, et s'amuse à le semer sans en avoir l'air dans les ruelles encombrées. Il est très fort à ce jeu et je n'en perds pas une miette, consciente que ces techniques pourront peut-être me servir un jour et qui sait, me sauver la vie.

À notre retour, nous planchons sur un questionnaire de Proust amélioré, qu'il a téléchargé sur Internet. Nous passons en revue les dizaines de questions nombrilistes, métaphysiques, loufoques, casse-tête ou simplement stupides qui le composent. Le but n'est pas d'étoffer nos personnages en

inventant des réponses qui correspondraient à un jardinier et une cuisinière, mais d'apprendre à nous connaître vraiment. Nous devons être capables d'anticiper les actions et réactions de notre partenaire si la situation le nécessite. À tout moment, notre capacité à improviser peut nous sortir d'un mauvais pas.

– Si je te dis : On se retrouve dans mon lieu préféré, tu dois savoir qu'il s'agit de l'appart de mon meilleur pote, pas du jardin botanique, me signale Nathan.

– Moi, c'est le parc Balboa, à San Diego, mon endroit préféré sur terre, admetts-je. J'y passais des heures étant petite.

– Je note, même si ça fait loin pour un lieu de repli. Le test ultime, à la fin de notre entraînement, est que chacun réponde au questionnaire à la place de l'autre... histoire de voir si tu as été attentive quand j'ai cité mes vingt-deux jeux vidéo préférés.

J'ose espérer qu'il use une fois de plus de son humour décalé parce que je n'ai pas retenu grand-chose. D'ailleurs, comment peut-on être le meilleur élément de la DEA et perdre son temps à une occupation aussi puérile que les jeux vidéo ?

– Ça me détend et me permet de laisser mon esprit tourner en roue libre et se débloquent quand il coince sur un problème insoluble, me confie-il spontanément comme pour répondre à ma question silencieuse. Comme toi avec tes bouquins à l'eau de rose, je suppose.

– Mais ça n'a rien à voir, dis-je, vexée qu'il assimile un stupide jeu en ligne à de la littérature. Tu ne peux pas comparer Jane Austen et Lara Croft.

– C'est sûr qu'il y en a une mieux gaulée que l'autre, ricane-t-il, en passant une main dans ses cheveux qui, libérés de leur gangue de gel, se mettent à pointer en épis.

– Concentrons-nous, éludé-je, en reprenant le questionnaire. Ce que tu apprécies le plus chez les autres ?

– Leur capacité à me supporter.

– Ton principal défaut ? enchaîné-je pour dissimuler mon étonnement face à sa franchise.

– Je n'en ai pas.

Je me disais aussi...

– Ta principale qualité ? poursuis-je, en levant les yeux au ciel.

– Ma modestie.

– Ta couleur préférée ?

– Aucune idée. Je suis daltonien.

– Sérieusement ? rebondis-je, stupéfaite.

– Pas du tout mais qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

– Je ne sais pas, c'est toi qui as eu l'idée du questionnaire.

– Disons le noir, alors.

– C'est pas une couleur.

– Si tu pinailles sur tout, on ne va jamais s'en sortir, soupire-t-il, en posant ses lunettes sur la table basse et en se frottant le nez.

– Tu as raison.

- Comme toujours.
- C'est ça... Ton héros favori ?
- Deadpool, parce qu'il est cool.
- Et que vous avez le même humour douteux. Ta littérature de prédilection ?
- La poésie romantique et amoureuse du XVIII^e siècle.

Je le considère d'un œil soupçonneux.

– Tu as fouillé dans mes affaires, m'offusqué-je.

– Pas du tout. J'ai lu ton dossier.

– Ce détail n'apparaît pas dans mon dossier.

– OK, j'avoue. J'ai jeté un œil à la wishlist de bouquins qui te sert de marque-page. Après tout, je suis enquêteur. Et, sinon, j'aime bien les Comics.

– Ton animal préféré ? enchaîné-je, en me retenant de l'étrangler.

– Le bœuf – saignant, avec une sauce barbecue.

– Comique, va... L'animal que tu détestes ?

– Le chien ; ça perd ses poils, c'est con, ça mord, ça court vite. Je n'aime pas les moustiques non plus, mais pour d'autres raisons.

– Ton idéal féminin ?

– Ma petite épouse adorée, assure-t-il, en me regardant droit dans les yeux, après un silence assez long pour en devenir gênant.

Il me drague ou je prends mes désirs pour des réalités ? Et, depuis quand mes désirs ont-ils l'apparence de Nathan Sachs ?

Les questions se bousculent dans ma tête et je reste plantée là, à ne pas savoir comment réagir et à me dire que sans ses lunettes et avec ses cheveux en bataille, il n'est pas loin d'être beau comme un dieu, malgré ses pattes-d'oie et ses cernes. Heureusement, la sonnette de la porte d'entrée me sauve la mise.

– Temps mort, annonce-t-il, ravi, en se levant d'un bond pour aller ouvrir au livreur.

Parfois, je trouve qu'il ne ressemble pas du tout à un quadra.

3. En CDI chez les narcotrafiquants

Cecilia

Après quatre jours en quasi-autarcie dans notre appartement, nous nous apprêtons enfin à rencontrer Valdez pour nous immiscer dans la place. Rendez-vous à 16 h 15.

La matinée me semble interminable. Je suis nerveuse comme jamais et tourne telle une lionne en cage, sous l'œil impassible de Nathan, qui vérifie notre kit de moulage de clefs. J'envie ses nerfs d'acier.

– Tu vas creuser le parquet, à force, me reproche-t-il. Viens plutôt là, que je te montre comment prendre l'empreinte d'une clef.

– Je croyais que je devais juste t'amener les trousseaux et que tu t'occupais de les reproduire ?

– Pour la plupart, oui. Mais pour certaines, plus sensibles, c'est trop risqué de les sortir de la maison et ça prendrait trop de temps. Celle du bureau notamment, que tu devras probablement dérober à Valdez pendant qu'il prend sa douche ou qu'il exécute ses vingt longueurs quotidiennes dans sa piscine. Mieux vaut en faire un moulage sur place discrètement et la remettre dans sa poche au plus vite.

Il m'explique la marche à suivre, comment préparer le mélange moitié résine et moitié durcisseur pour une prise rapide, en cinq minutes, me montre comment garnir le support en aluminium sans m'en coller partout et comment réaliser le moulage à proprement parler. Finalement, ce n'est pas sorcier. Il faut simplement être précis. Pendant la démonstration, j'admire ses mains, grandes, carrées, de belles mains précises et adroites. Des mains de pickpocket ou d'amant attentionné.

Ça suffit !

– N'importe quelle clef est reproductible ? m'informé-je, curieuse.

– La plupart, oui. Certaines sont plus compliquées que d'autres et demandent des techniques plus élaborées que nos moules en résine, mais dans l'absolu aucune clef n'est incopiable, de même qu'aucune serrure n'est inviolable. Il suffit de savoir les observer et les écouter.

Une fois notre matériel vérifié, nous occupons le reste de la matinée à réviser nos rôles, essentiellement pour m'occuper l'esprit et me calmer les nerfs. Nathan se prête au jeu alors qu'il n'en a visiblement aucun besoin. Il connaît le plan dans ses moindres détails et n'éprouve aucun stress, aucune inquiétude ni impatience. Ce mec est un roc.

Vers treize heures, il me propose de sortir déjeuner.

– Marre des pizzas, décrète-t-il.

Il m'emmène dans un minuscule restaurant du Vieux carré français, dont la carte est aussi longue qu'un numéro spécial du *New York Times*. Ces Français, quand il s'agit de manger, ils ne plaisantent pas. La cuisine est néanmoins délicieuse et, carnaval oblige, nous terminons par la galette de Mardi gras. En rentrant à l'appartement, nous nous changeons. J'enfile la tenue que la DEA juge adéquate pour une domestique à la française. Une petite robe noire au toucher satiné, avec un jupon bouffant, de la dentelle blanche sur le décolleté carré et les lacets du corsage, qui me fait une taille d'une finesse peu banale, soulignée par un petit tablier blanc à poche.

– C'est joli mais c'est court, non ? demandé-je à Nathan, en considérant mes jambes nues jusque mi-cuisses.

– Mais joli, acquiesce-t-il, en me détaillant.

– Mais court, insisté-je, refusant de me laisser rougir.

– La styliste devait être en rupture de tissu, admet-il. Mais ça te va bien. Tu es la soubrette la plus canon que j'aie vue.

– Merci, dis-je, inexplicablement heureuse de lui plaire. Mais je ne vais pas pouvoir me pencher sans que tout le monde découvre de quelle couleur est ma culotte.

– Personne ne s'en plaindra. Et, de toute façon, c'est meilleur pour le dos de s'accroupir en pliant les genoux.

– C'est ça, moque-toi. Je voudrais t'y voir.

– Certainement pas. J'ai déjà bien assez de problèmes avec ma garde-robe de cul-terreux, boude-t-il, en boutonnant un gilet en jacquard à losanges bleu ciel, avec des pièces aux coudes.

– Sérieux ? m'esclaffé-je. Ça existe encore ces trucs-là ?

– Et, tu n'as pas vu la salopette.

– Il ne te manque que le chapeau de paille et le tracteur, hoqueté-je.

– Le tracteur est peut-être garé devant la porte, suppose-t-il, en enfilant ses bottes en caoutchouc d'un air lugubre.

Mais c'est toujours cette bonne vieille Ford Taurus qui nous attend. Nathan prend le volant. Il conduit vite et bien, sans à-coups malgré la pluie diluvienne qui s'abat sur nous. Comme lors de nos escapades en ville, au cœur du carnaval, son air désinvolte ne permet pas de deviner qu'il reste aux aguets. Rapidement, il repère une Chevrolet bleu nuit avec deux hommes à son bord, qui nous a pris en filature. Il lève légèrement le pied afin d'adopter une allure plus conforme à celle d'un jardinier pépère qu'à celle d'un flic de la DEA.

Le temps que nous arrivions à destination, la pluie a laissé place à des rayons de soleil encore timides. La propriété de Valdez s'étend sur plusieurs hectares, en lisière du bayou. L'entrée est protégée par une haute grille de fer forgé venant fermer un mur d'enceinte en pierre. Un homme sort d'une guérite pour venir à notre rencontre et nous demander nos noms et prénoms, ainsi que la raison de notre venue. J'ai l'impression d'être à la douane d'un aéroport. Il coche une ligne sur sa liste, probablement celle des personnes attendues aujourd'hui. Maintenant que nous avons montré patte blanche, nous sommes autorisés à emprunter la large allée de gravier pour nous garer sur le parking

réservé aux visiteurs, déjà à moitié plein. En ouvrant sa portière, Nathan scrute les alentours et je me demande ce qu'il cherche jusqu'à ce que je me souvienne des dobermans. Du coup, je sors moi aussi prudemment. Ce sont des chiens particulièrement silencieux, de vrais fantômes, qui n'aboient pas avant d'attaquer.

– Je suppose que lorsqu'il reçoit, Valdez ne laisse pas ses fauves en liberté, dit-il, un peu nerveux et sans cesser de regarder autour de nous.

– Ou alors, ils sont occupés à bouffer ceux qui nous ont précédés, renchéris-je, en désignant les trois autres voitures.

– Alors, ils ne devraient plus avoir faim, on peut y aller tranquilles.

Je me penche vers la banquette arrière pour attraper mon sac à main.

– M. et M^{me} Flores ? nous interpelle une voix masculine.

– C'est nous. Enchanté de vous rencontrer, salue Nathan, avec un léger accent espagnol que je ne lui connaissais pas.

– Lobo.

Je m'extirpe de la voiture et me retourne pour faire face au fameux tueur aux couteaux. Il est plus jeune que ce que j'imaginai, pas plus de 30 ans, et presque aussi grand que Nathan, qui se tient légèrement voûté, la tête basse, parfait dans son rôle d'humble domestique. Il est plutôt séduisant, si on aime les hommes minces et graciles, avec un visage d'ange encadré de boucles brunes. Mais ce n'est pas pour cette raison que je le dévisage sans parvenir à m'arracher à son regard.

– Venez, on sera mieux à l'intérieur, suggère-t-il, en nous précédant sous le porche.

– Paloma ? m'interpelle Nathan, d'une voix douce mais en fronçant les sourcils, alors que je reste plantée à fixer le dos de Lobo. Paloma, mon cœur, tu as tout ce qu'il te faut ?

– Oui, j'arrive.

Je dois me secouer, même si je suis incapable de mettre en sourdine cette puissante alarme que mon instinct vient de déclencher en moi.

– Qu'est-ce que tu fous ? me chuchote Nathan, quand je suis à sa hauteur. C'est pas le moment de tomber amoureuse du beau tueur à gages.

– Hein ? Mais n'importe quoi, murmuré-je, furieuse, sans pouvoir développer, Lobo s'étant retourné pour nous laisser le rejoindre.

– Ce n'est pas grave, ma chérie, enchaîne Nathan à voix haute, tout sourire. Il a dû tomber entre les sièges. Elle ne retrouve pas son rouge à lèvres, ajoute-t-il à l'intention de Lobo.

– Les femmes... dit celui-ci, laconique.

D'autres couples de latinos patientent dans le hall, intimidés par le luxe ostentatoire et ne sachant pas où se mettre. Lobo nous fait pénétrer à sa suite dans un bureau. J'essaie de comprendre ce qui me fait réagir si violemment en sa présence. Nathan lui tend nos faux papiers d'identités ainsi que notre CV fictif. Les deux hommes discutent du poste à pourvoir. Je reste détachée, à mille lieues de la

conversation, l'esprit en déroute, me contentant d'acquiescer lorsque Nathan semble chercher mon approbation. Nous commençons à nous connaître et malgré son air détaché, je devine que mon comportement le rend fou de rage. Mais je ne peux pas faire autrement. Je mobilise pourtant toute mon énergie en ce sens. L'atroce réalité vient enfin de me frapper. J'ai déchiffré le signal d'alerte que me lançait mon esprit : je connais Lobo, je connais le tueur aux couteaux, l'âme damnée de Valdez. Lui me connaît aussi, même s'il ne semble pas m'avoir reconnue. Il me regarde avec l'indifférence froide qui semble être devenue sa marque de fabrique. Soit il ne me remet vraiment pas, ce qui tiendrait du miracle, soit il attend l'instant propice pour me confondre et nous égorger tous les deux. Je frissonne en voyant le couteau de chasse à sa ceinture. Me voilà dans la gueule du loup, pieds et poings liés, entraînant avec moi mon partenaire encore inconscient du drame. L'horreur de la situation m'empêche de réfléchir correctement. Nathan s'agace des bourdes que j'enchaîne mais les rattrape avec une habileté exceptionnelle. Pour finir, devinant mon malaise, il me fait asseoir.

- Elle n'a rien mangé de la journée, explique-t-il, avec un geste d'excuse. La faute à un de ces régimes idiots conseillés dans les magazines, qui font culpabiliser les femmes sur leurs formes.
- Dans le cas de votre ravissante épouse, il n'y a pourtant pas de quoi, intervient un homme qui pénètre dans le bureau. Sa fraîcheur et sa beauté feraient pâlir de jalousie n'importe quel mannequin.
- Monsieur, le salue Nathan, avec déférence.
- Emilio Valdez, enchanté.

Valdez, la quarantaine, arbore un costard hors de prix et une gourmette en or au poignet. Comme je me lève pour le saluer à mon tour, il me tend la main.

- Charmé de faire votre connaissance, madame... ?
- Flores, M^{me} Paloma Flores, précisé-je en balbutiant, toujours en panique et sûrement blanche comme un linge.

Il garde ma main dans la sienne plus longtemps que nécessaire, l'effleurant du pouce et considérant mon décolleté avec une petite moue approbatrice qui me dégoûte.

- J'espère avoir le bonheur de vous revoir.
- Moi aussi, M. Valdez, dis-je, en me reprenant enfin et en lui souriant timidement. Nous venons justement pour le poste de gardiens. Mon mari est un excellent jardinier.
- Merveilleux, s'exclame-t-il. Je ne doute pas que mon dévoué Lobo saura faire le meilleur choix parmi les candidats. C'était un plaisir, Paloma.
- *Gracias, Señor Valdez.*

Voilà comment, malgré ma lamentable prestation, nous avons été engagés. Grâce à une tenue de soubrette trop décolletée.

- Bien joué, me glisse Nathan à l'oreille, en faisant semblant de m'embrasser tandis que Lobo congédie les autres postulants. Mais, j'ai bien cru que tu allais tout faire foirer.

Moi aussi. Quelle trouille...

Après nous avoir expliqué les conditions de travail, que nous acceptons évidemment avec enthousiasme, Lobo nous fait visiter la somptueuse propriété. Tandis que nous le suivons dans un dédale de couloirs, j’essaie tant bien que mal de me remettre de mes émotions.

Lobo est Pablo Lopez. Sur la dizaine de gros trafiquants qui se partagent le marché, il a fallu que je tombe sur lui, le seul à connaître mon passé. Merde.

Lobo est un guide affable et, bien que peu causant, il trouve immédiatement un terrain d’entente avec Nathan lors de la visite du garage : les fameuses voitures de luxe. Aston Martin, Maserati, Lamborghini, Bugatti, McLaren, aucun modèle de légende ne manque à l’appel. Tous deux en sont férus et semblent intarissables sur le sujet alors que leur discussion me donne envie de bâiller à m’en décrocher la mâchoire. Les carrosseries amoureuxment lustrées luisent dans la pénombre. Les bolides, aux phares éteints, ont l’air endormis et inoffensifs alors que sous les capots des milliers de chevaux sont prêts à en découdre. Assurément, de sublimes mécaniques, idéales pour les go fast et le transport des marchandises illégales. Mais, à mon avis, pas de quoi dissenter pendant des heures. Je suis soulagée lorsque nous prenons la direction de la maison de gardiens, qui sera bientôt notre petit foyer douillet.

– Le parc s’étend sur trois hectares, mais personne, ni M. Valdez ni son épouse ne s’aventurent jamais au-delà de la piscine, sauf sur la piste sableuse qui fait le tour du parc, où M^{me} Valdez fait son footing matinal. Il faut donc que les abords de la maison, de la piscine et de ce chemin soient toujours impeccablement entretenus. Pour le reste, on ne vous demande pas un jardin à la française, seulement d’entretenir la végétation de façon à ce que ça ne devienne pas la jungle. On a déjà assez à faire avec les chiens, qui sont de vraies bêtes sauvages, donc pas la peine d’en rajouter avec les ronces, les lianes et les hautes herbes dignes de la pampa.

– Ils sont où, ces chiens ? s’inquiète Nathan.

– Chez le véto. Ils ont bouffé un truc qu’ils n’auraient pas dû manger et se sont intoxiqués.

– Oh ! Rien de grave, j’espère, m’inquiété-je.

– Contrairement à moi, ma femme aime les chiens, précise Nathan, avec une moue signifiant qu’il ne partage pas cet enthousiasme.

– Malheureusement non, me répond Lobo. Ces salopards sont coriaces. Le véto leur a fait un lavage d’estomac. Ils restent en observation le temps de se rétablir et de déterminer ce qui les a empoisonnés.

– Pauvres bêtes...

– Personnellement, moins je les vois, mieux je me porte, reconnaît Lobo. Ils sont tarés ces clebs. Il faudra vous en méfier. Ils ont leurs habitudes et ne supportent pas qu’on les contrarie ou qu’on empiète sur leur territoire. Ne traînez pas plus que nécessaire vers la pergola, au fond du parc. C’est leur endroit préféré, ils y recherchent la fraîcheur et le calme, mais c’est trop éloigné de la maison pour qu’on vous entende crier et qu’on vienne à votre secours si vous avez des problèmes. Idem pour le hangar à bateaux. Par ailleurs, il n’y a pas de système de surveillance vidéo si loin de la maison, donc s’ils vous chopent dans un coin et décident de vous bouffer, personne ne s’en apercevra avant qu’on ne découvre par hasard ce qui reste de vos os.

– On sera très prudents, le rassure Nathan, réprimant un frisson qui n’a rien de feint. N’est-ce pas,

ma chérie ?

– Bien sûr. J'aime les bêtes mais pas au point de vouloir leur servir de repas.

– Il ne faudra pas non plus vous aventurer dans les appartements privés de M. Valdez, précise Lobo. Sa chambre et son bureau sont des pièces privées que Tony et Elvira considèrent comme leur territoire exclusif et gardent féroce.

– Qui sont Tony et Elvira ? m'informé-je, comme si je ne savais pas déjà tout de ces chiens, de leur âge à leur poids en passant par la taille de leurs crocs.

– Les dobermans. M. Valdez les a appelés comme ça en référence aux deux héros de *Scarface*. Ça vous donne une idée du caractère des bestiaux.

De celui du propriétaire des bestiaux, surtout.

– Et voilà, votre maison de fonction, conclut Lobo, devant une charmante petite bâtisse sur pilotis, à quelques dizaines de mètres du portail d'entrée. Installez-vous, redécorez, faites comme chez vous. J'espère que vous resterez longtemps parmi nous.

– C'est aimable à vous, le remercie Nathan.

– J'en ai surtout marre de trier les CV et de faire les visites guidées, avoue Lobo, avec cynisme. M. Valdez est un patron très généreux. C'est une place en or mais tout le monde n'est pas capable de l'apprécier à sa juste valeur. J'espère que vous ferez exception.

Traduction : « J'espère que ta gonzesse ne jouera pas les vierges effarouchées et laissera mon boss la tripoter parce que je suis tueur à gages, moi, pas un recruteur. »

Ben voyons ! Il n'y a pas que les dobermans qui ont des crocs.

4. Doudou et Sweetie

Nathan

Pourquoi les femmes fantasment-elles toujours sur les enfoirés ? Cecilia a dévoré du regard cette ordure de Lobo pendant tout l'entretien. C'est pas que ça me concerne mais c'est vexant et c'est un coup à tout faire foirer. Ma femme n'est pas censée fondre devant le premier tueur venu ni lui tomber dans les bras. Est-ce que moi je suis resté béat, la langue traînant par terre, quand on a croisé la jeune épouse de Valdez, près de la piscine ? Non. Et pourtant, dans le genre blonde à gros seins, c'est une bombe. Mais moi, je suis un pro.

Je me tourne et retourne entre les draps, incapable de trouver le sommeil. Je peste en silence contre cette saloperie de pyjama en flanelle, qui m'entrave et me tient horriblement chaud. D'habitude, je dors à poil, mais Cecilia s'apercevrait bien vite que mon corps n'a pas l'âge que je suis supposé avoir et reconnaîtrait mes tatouages. Et puis, j'aurais du mal à lui cacher un certain intérêt pour elle. Même allongé sur le ventre, je bande tellement que je dois pouvoir faire des pompes sans les mains.

C'est la première fois qu'on partage notre lit, dans notre nouveau foyer. L'expérience pourrait être plaisante mais c'est un calvaire et je ne tiens pas en place. La savoir si proche et ne pas pouvoir la toucher ni même me rapprocher. Je sens la chaleur qui émane d'elle. J'entends son souffle léger. Je respire son odeur. J'imagine son corps sensuel abandonné au sommeil. Dans le clair de lune, je devine la pointe d'un sein à travers le tissu de sa nuisette.

Je me détourne en tirant sur le drap. Je vais finir barje avant la fin de la nuit.

– C'est pas bientôt fini, ce rodéo ? chuchote-t-elle furieusement à mon oreille. Il y en a qui aimeraient dormir !

– Trop chaud, murmuré-je, en me sentant tout à fait idiot.

– Forcément, tu dors en combinaison de ski, pouffe-t-elle. Il ne te manque que la cagoule.

– Baisse d'un ton, je te rappelle que la baraque est sûrement truffée de micros, rétorqué-je tout bas, vexé et maudissant ce pyjama, la DEA, Valdez et le monde entier.

– Oui, mon doudou, répond-elle à voix haute, sur un ton candide et moqueur à la fois.

Je dois mobiliser toute ma volonté pour ne pas lui sauter dessus et soit l'étrangler, soit lui faire l'amour, là-dessus j'hésite encore. J'inspire profondément et j'expire lentement en visualisant un endroit calme et paisible, un lac, une prairie en fleurs, des oiseaux. Je marche pieds nus dans l'herbe tendre et je suis le vol des papillons multicolores. Je me détends. Je me sens apaisé. Tout va bien... ou presque.

Mais bordel, qu'est-ce qu'elle lui trouve à ce connard, avec sa gueule à la Ryan Gosling et ses

Le lendemain matin, je me lève avant elle pour filer me maquiller à la salle de bains. Un rituel que je commence à bien maîtriser mais que je déteste de plus en plus. Mon ego en prend un coup à chaque couche de fard et simulation de cerne. J'en ai marre de m'enlaidir devant Cecilia. Je me fous de ressembler à un vieux schnoque devant Valdez, sa femme, ses sbires, ses chiens mais pas devant elle. Surtout avec l'autre salopard de Lobo, qui fait le beau. Merde, quoi. Il me semble parfois que ce serait tellement plus simple de tout lui avouer. On a couché ensemble, c'était ouf, tu as joui dans mes bras, j'étais ton Baron Samedi et pas un quadra fatigué avec des lunettes en cul de bouteille, une coupe de cheveux ridicule et...

– Doudou ? Tu peux te dépêcher ? J'ai besoin de la place, mon cœur.

Je grimace en entendant ce surnom grotesque. J'ai l'impression de perdre dix points de virilité chaque fois qu'elle l'emploie. Je rajoute une noisette de gel pour aplatir mes cheveux. Allez, encore dix points en moins. La raie sur le côté, bien ringarde, et je la rejoins.

– Mais bien sûr, ma chérie, dis-je suavement, en la fusillant du regard.

– Merci, mon amour, répond-elle, en réprimant son hilarité.

Elle ressort de la salle de bains une demi-heure plus tard, plus belle que jamais dans sa tenue de soubrette, tellement sexy qu'elle affolerait un troupeau de moines. Et moi, je n'ai rien d'un religieux.

Heureusement, nos journées sont chargées et ne me laissent pas le loisir de ruminer ou de fantasmer.

Dans les jours qui suivent, on se familiarise avec notre nouvel environnement. On prend nos marques, on se fond dans le décor pour pouvoir se balader à notre aise dans la maison et les garages. Je note les entrées et les sorties des bagnoles. Je les photographie sous tous les angles, ainsi que les chauffeurs, et relève les plaques. Je pose des micros et des mini-caméras. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

Cecilia ne s'en tire pas mal non plus, d'après ce que je constate. Elle enregistre les conversations dans les pièces que je ne peux pas équiper, elle fouille les tiroirs, les bureaux, le moindre ordinateur ou Smartphone laissé sans surveillance. Elle me fournit les clefs, dont je réalise des doubles, et s'occupe de faire elle-même le double de la clef du bureau de Valdez. Du beau boulot dans l'ensemble, en particulier avec cette clef. Il ne me reste plus qu'à trouver, ou à provoquer, une occasion de pouvoir l'utiliser. Elle a enchanté le maître des lieux et s'est déjà fait une copine de la femme de ménage, Blanche, une jolie petite Française qui échappe, je ne sais comment, aux avances de Valdez.

– C'est parce qu'elle plaît à Camille, je crois, me confie Cecilia, un après-midi où elle me rejoint

alors que je taille les rosiers. Et, Valdez n'oserait pas contrarier Camille.

– Qui est Camille ? dis-je en tombant des nues. D'où il sort et pourquoi fait-il flipper Valdez ? Comment se fait-il qu'il n'apparaisse pas dans l'organigramme de l'organisation et pourquoi est-ce qu'on n'a rien sur lui à la DEA ?

– Je ne l'ai vu qu'aujourd'hui. Il est passé en coup de vent. C'est un hougan, un prêtre vaudou. Il n'appartient pas à Valdez ni à personne, ne travaille pas pour lui, n'a rien à voir avec le trafic. Il vit quelque part dans le bayou.

– Qu'est-ce qu'il fait ici, alors ?

– Je ne sais pas trop, mais il apprécie beaucoup Blanche et elle ne tarit pas d'éloges à son sujet. À l'entendre, ce mec est parfait.

– Je n'aime pas ça. Cuisine-la en douceur, je veux tout savoir sur lui. Il ne peut pas être là juste pour lui tourner autour et je ne connais pas grand monde qui inspire du respect ou de la crainte à Valdez. Ce type doit être spécial. À quoi ressemble-t-il ?

– Un grand métis super baraqué. Il sera au dîner ce soir, près de la piscine, si tu veux le voir.

– J'y serai. Et sinon, comment ça se passe pour toi avec Valdez ?

– Pas trop mal, grimace-t-elle.

– On ne dirait pas.

– C'est juste qu'il a les mains baladeuses. C'est difficile de lui échapper tout en gardant le sourire et sans lui coller une grande baffé. Et ça, ça n'aide pas à le garder à distance, ajoute-t-elle, en désignant sa tenue qui remonte joliment haut sur ses cuisses au moindre mouvement.

– OK. Et Lobo ? engagé-je, en refrénant mon envie d'aller décalquer la tête de Valdez.

– Quoi, Lobo ?

– Pas de souci avec lui ? dis-je d'un air détaché. Il n'a rien tenté avec toi ?

– Ben, non. Il n'a pas la réputation de courir après tous les jupons, lui.

– Oui, un homme bien, en quelque sorte, s'il n'avait cette fâcheuse manie de découper les gens.

– C'est ça, conclut-elle distraitemment, avant d'enchaîner sur l'emploi du temps quotidien de Valdez, heure par heure, comme si Lobo l'indifférait.

Le soir même, je m'arrange pour tailler les buis près de la piscine pendant qu'elle est de service, avec Blanche, pour le dîner. Valdez et son épouse, Stella, reçoivent quelques amis. Ça discute tennis, voitures, yachts, nanas... Rien d'intéressant à espionner. Stella fait la moue quand Cecilia dépose sur la table sa dernière prouesse culinaire, des hamburgers à la française, c'est-à-dire avec plus de salade et de fromage que de viande.

– Encore des hamburgers ! Mais on va finir obèses.

– Ça nous change des brocolis bouillis et de la cuisine moléculaire, se réjouit Valdez.

– Toi, du moment que c'est ta dernière petite soubrette qui cuisine, tu pourrais manger du pâté de rat, crache-t-elle, en lançant un regard assassin à Cecilia.

– Paloma est une cuisinière pleine de créativité, se défend Valdez, en mordant de bon cœur dans son hamburger.

Je les laisse à leur scène de ménage et me concentre sur le nouveau venu, un métis aux épaules de boxeur, avec des scarifications sur le visage. Chapeau noir, regard glacial, chemise ouverte sur un torse puissant, le type est impressionnant et me rappelle quelqu'un sans que je parvienne à le

remettre. En voyant Blanche rougir, je devine qu'il s'agit du fameux Camille. Pas de doute, il lui fait de l'effet. Lobo l'accueille froidement, comme à son habitude, mais une certaine déférence, ou peut-être une pointe de crainte, dans son attitude me fait tiquer. Lobo n'a pas que des qualités mais ce n'est pas un trouillard. Étrange qu'il se méfie de ce mec, qui semble pourtant tranquille malgré son gabarit de colosse.

Le musicien !

Mon échange silencieux avec le mastodonte me frappe violemment. Ce Camille était présent au carnaval l'autre nuit. Il nous a approchés, Cécilia et moi. Par chance, nous portions des masques qui nous rendaient méconnaissables.

Valdez lui ouvre les bras, comme s'ils étaient de vieux amis, mais l'autre se contente de le saluer aimablement d'un signe de tête, un demi-sourire aux lèvres. Le reste de la soirée ne me permet pas de déterminer son rôle dans le business de Valdez, mais une chose est certaine, Cecilia ne s'est pas trompée, il n'appartient pas à Valdez. Tout le monde s'adresse à lui comme à une sorte de conseiller spirituel, lui demandant son avis sur des sujets aussi variés que la prochaine récolte de maïs, l'infidélité, la météo, le degré de corruption du nouveau maire et du chef de la police. Camille répond placidement, avec justesse et bon sens. Pour un peu, je lui demanderais des conseils pour tailler ces foutus buis, qui me griffent les mains et refusent de se laisser ratiboiser sans combattre. Je ne connais rien au vaudou, qui a une grande influence à La Nouvelle Orléans, mais je me souviens maintenant avoir souvent entendu le nom de Camille Legba dans les discussions. Il est fils de médecins réputés et petit-fils du plus grand sorcier vaudou de la région. Autant dire que son influence n'est pas négligeable et qu'il vaut mieux l'avoir dans sa poche.

La soirée se déroule sans accroc. Je ne peux pas rester plus longtemps près de la piscine sans éveiller les soupçons. Les buis n'ont sans doute jamais été taillés aussi méticuleusement. Je me rencogne donc dans l'ombre des arbres et observe de loin. Cecilia joue son rôle à merveille, souriante et réservée. Je surprends parfois le regard de Valdez, ainsi que celui de Lobo, plus discret, sur ses longues jambes dénudées et son décolleté. L'envie de leur crever les yeux à tous les deux me dévore. Surtout quand Cecilia dévisage Lobo à la dérobée. Je n'ai pourtant jamais été d'un naturel jaloux, peut-être est-ce la situation ou mon ego malmené, mais je ne supporte pas qu'elle flirte avec d'autres, même pour le boulot. Sans compter que draguer Lobo ne fait pas partie du boulot.

Puisque tout le monde est occupé et que les chiens sont toujours hospitalisés, le moment me semble opportun pour tester le double des clés du bureau de Valdez. Je me glisse discrètement à l'arrière de la maison sans que personne ne me remarque, hormis Cecilia, attentive à tout.

– Fais gaffe, Valdez est nerveux ce soir, m'avertit-elle, en me rejoignant au pied de l'escalier extérieur. Il ne tient pas en place et checke son téléphone toutes les cinq minutes. Ça ne m'étonnerait pas qu'il décide de se rendre dans son bureau pour passer des coups de fil ; ça lui arrive souvent quand il est dans cet état.

– Je serai prudent.

– Y a intérêt, mon doudou. Je n'ai pas envie de devenir veuve si jeune, annonce-t-elle, avec un

sourire, avant de retourner en cuisine, sa petite robe virevoltant sur ses cuisses.

Mon incursion dans les appartements privés de Valdez est plutôt fructueuse. Les doubles moulés par Cecilia sont parfaits, les portes et les tiroirs s'ouvrent sans résistance. Ses deux ordinateurs sont malheureusement protégés par des mots de passe, m'empêchant d'y fureter à mon aise en si peu de temps. Je ne suis pas mauvais en hacking mais j'ai mes limites. Par contre, je tombe sur un disque dur externe dont je peux copier les données après avoir essayé vite fait quelques mots de passe parmi les plus évidents, comme la date de naissance de Valdez, celle de son épouse ou le nom des chiens. Et, bingo, c'est Elvira qui m'ouvre l'accès. Pour une raison mystérieuse, la plupart des gens verrouillent leur ordinateur avec un mot de passe alambiqué, limite incrackable, souvent généré aléatoirement par un logiciel, mais ne prennent pas les mêmes précautions en ce qui concerne leur stockage externe.

Possible que je n'aie copié que des films ou des photos de vacances, Tony et Elvira à la plage, Tony et Elvira à la montagne ou encore Tony et Elvira à Paris, mais je ne veux rien négliger. Tout le monde fait parfois des conneries, même un baron de la drogue parano. Honnêtement, je n'y crois pas trop.

Un petit bruit contre la vitre me met soudain les nerfs en pelote. Je remballe illico mon matos et j'écarte discrètement un rideau pour regarder ce qui se passe dehors. Cecilia jette des gravillons contre la fenêtre. À l'instant où je l'ouvre, j'entends des pas rapides dans le couloir et la voix de Valdez, énervé, qui résonne.

– Non mais il se prend pour qui, ce connard ? Parce qu'il a eu sa tronche trois fois dans le journal local, il croit qu'il peut me pisser dessus ? Que je vais lui passer tous ses caprices de pseudo star et le laisser conduire mes bijoux ? Tu t'occupes de ce merdeux, Lobo, et vite.

– OK, boss. Carte blanche ?

– Carte blanche. Tu l'étrangles, tu le noies, tu le brûles, tu le dépèces, tu le découpes en morceaux, peu m'importe, du moment qu'il ne...

Je n'entends pas la suite car j'ai refermé la fenêtre derrière moi pour sauter du balcon. Deux étages, quand même... J'aurais aimé atterrir sur un matelas de fleurs ou de gazon mais c'est du gravier qui m'accueille et me mord la chair des épaules et du dos quand je termine en rouler-bouler. Je bondis dans les buissons et atterris presque dans les bras de Cecilia. L'impact manque de nous faire perdre l'équilibre à tous les deux. On se raccroche l'un à l'autre, ses cheveux me chatouillent le nez, ses mains s'agrippent à moi, son visage plonge contre mon torse où, me semble-t-il, il reste une seconde de plus que nécessaire.

– Pas mal, chuchote-t-elle, en m'observant mi-figue mi-raisin. Tu caches bien ton jeu sous tes dehors de vieux jardinier.

– Je fais de mon mieux, dis-je, en grimaçant parce que les gravillons se sont imprimés dans ma peau et que mon épaule, qui a encaissé le choc, hurle de douleur.

– Ton coude saigne à travers le tissu. Heureusement que tes chemises sont renforcées à cet endroit.

– Ouais, ça a du bon la ringardise, admetts-je, en bénissant les solides pièces de cuir qui ont empêché la chemise de craquer et Cecilia de voir mes tatouages.

– Fais voir, dit-elle, en tendant la main pour retrousser ma manche.

– Ça va, esquivé-je. Je survivrai. Il ne faut pas traîner dans les parages. Valdez est furax et ça peut s'avérer malsain s'il est du genre à passer ses nerfs sur le premier venu.

Cecilia fronce le nez dans une étrange mimique et me tourne le dos pour rejoindre la cuisine. Elle passe devant Camille, altière. Le grand métis remonte la trajectoire de Cecilia du regard et fixe le buisson où je me cache d'un air pénétrant. J'ai l'impression qu'il me voit.

Conneries ! Il n'y voit pas plus que moi dans le noir, même avec ses yeux bizarres.

Assez mal en point, je rejoins la maison des gardiens. Du sang dégouline de mon coude droit et ma chemise n'est pas assez absorbante pour éviter d'en mettre partout sur le carrelage. Je prends une douche interminable, ressassant ce que j'ai entendu dans le bureau. Quelqu'un va mourir, c'est certain, et connaissant le penchant de Lobo pour les couteaux et l'hémoglobine, ce quelqu'un ne va pas mourir vite et sans douleur. Il faut trouver un moyen d'empêcher ce carnage.

Je me savonne sous l'eau brûlante, heureux de pouvoir profiter de la salle de bains sans que personne ne tambourine à la porte. Un petit plaisir sans prix. Cet état de grâce dure environ deux minutes quinze avant que la douce voix de mon épouse ne retentisse.

– Doudou, tu me fais une petite place avec toi ?

– Ça aurait été avec plaisir, mon amour, dis-je joyeusement, en coupant l'eau, malheureusement j'ai terminé. Je sors.

Je déverrouille la porte et Cecilia pénètre sans attendre dans la pièce alors que je termine de boutonner mon pyjama.

– Déjà ? murmuré-je à son oreille à la façon d'un conspirateur.

– Valdez n'était vraiment pas d'humeur. Il a congédié tout le monde prématurément, chuchote-t-elle sur le même ton.

– Tu sais ce qui l'a mis dans cet état ?

– Un mec trop bavard lui a fait du tort, conclut-elle, en haussant ses jolies épaules.

Juste avant de m'endormir, je m'aperçois que Cecilia roule vers moi. Son visage est contre mon épaule et, pendant un instant, j'ai la sensation absurde qu'elle me *sent*.

Puis je sombre dans le sommeil.

5. Des roses et des épines

Cecilia

Je connais cette odeur.

Étendue sur le lit aux côtés de Nathan, je glisse lentement dans les bras de Morphée, bercée par son souffle régulier, quand cette pensée s'immisce à nouveau en moi : je connais cette odeur. Le nez sur sa chemise après qu'il a sauté du deuxième étage, je m'étais déjà fait la réflexion. Mais le danger que nous courrions avait empêché mon esprit de s'y arrêter. À présent que je suis détendue, elle revient en force. Je connais *son* odeur, celle de Nathan. Je roule discrètement vers lui, apparemment profondément endormi déjà, emmaillotté dans ce ridicule pyjama trop chaud pour la saison. Je distingue à peine ses traits dans la relative clarté de la nuit, énergiques et presque durs jusque dans son sommeil, mais beaux sans ses lunettes. Je résiste à l'envie de passer ma main dans ses cheveux et je tends le cou pour le sentir.

Rien, ou plutôt si, mais rien de connu, seulement des effluves fruités de déodorant. Frustrée, je m'aventure plus près. Il a, comme chaque soir, érigé entre nous une sorte de barrière faite de draps et de coussins.

– J'ai tendance à prendre mes aises au lit, m'a-t-il expliqué en chuchotant la première fois. Et, si je ne cloisonne pas, je vais m'étaler, te pousser et te foutre par terre.

Je pousse un oreiller et me rapproche pour le humer de plus près. J'ai presque le nez dans son oreille quand il ouvre soudain grand les yeux. Il me fixe durant trois interminables secondes, avec l'air effaré du mec tombé nez à nez avec un tigre, puis il bondit hors du lit en emportant les draps.

– Non, mais c'est quoi le problème ? tonne-t-il, en oubliant complètement de chuchoter. Tu fais quoi, là ?

– Allons, allons, calme-toi, tu as dû faire un cauchemar, mon amour, dis-je, en lui faisant frénétiquement signe de la fermer. Reviens te coucher.

– Il n'en est pas... commence-t-il avant de capter mes mouvements désespérés en direction des endroits où il est supposé y avoir des micros.

– Juste un vilain rêve, mon doudou, insisté-je d'une voix suave, tout en lui jetant un regard furieux et en mimant le geste de lui trancher la gorge. Viens te remettre au lit.

– Mais...

– Plus de friture le soir, c'est trop lourd à digérer, ensuite on dort mal.

– Je... Tu as raison, mon trésor. Ce n'était rien d'autre qu'un affreux cauchemar, un ours me léchait l'oreille avant de me dévorer, capitule mon pseudo époux, prenant conscience de sa bourde.

Cela ne l'empêche pas pour autant de mimer son mécontentement en tapotant sur sa tempe du bout

de l'index comme si j'étais dingue.

- C'est à cause du documentaire animalier qu'on a regardé hier. Il était d'une violence...
- Sûrement.

Ouf. Il a l'air furibond mais il recouvre son sang-froid. Nous échangeons encore quelques mots doux à voix haute tout en nous défiant du regard et en érigeant une nouvelle barrière de coussins au milieu du lit. Nathan me lance de temps à autre des coups d'œil perplexes et méfiants. Le coup de flippe passé, je me sens vraiment bête. Qu'est-ce qui m'a pris d'aller le renifler comme ça ? Tout ça parce que son déodorant m'en rappelle un autre.

Lorsqu'il se recouche enfin, Nathan s'allonge tout au bord du lit, le plus loin possible de moi, me tournant le dos. Deux minutes plus tard, je le vois soulever son bras et renifler son aisselle. Je pouffe discrètement en imaginant qu'il s'inquiète de son odeur.

- Je ne t'entends pas rire mais je sens le lit bouger, chuchote-t-il, en se retournant vers moi. Ce n'est pas drôle.
- Si, un peu quand même. Mais ne t'en fais pas, tu sens bon.

Ses yeux brillent dans la pénombre, me donnant l'impression d'être plus clairs que d'habitude.

- Tu me dois une explication.
- Plus tard, éludé-je, en bâillant à m'en décrocher la mâchoire. Je suis épuisée.
- Bonne nuit, sweetie, répond-il, assez fort pour être entendu des micros.
- Bonne nuit... répété-je, étonnée de ce surnom que je trouve plutôt adorable, avant de conclure d'un inévitable doudou.

Il fait semblant de grogner en montrant les dents tandis que je lui tire la langue. Sa mimique se transforme en un sourire en coin et il ferme les yeux. Je reste un moment à l'observer, essayant de démêler les émotions contradictoires qui se bousculent dans ma tête. Il m'exaspère et m'attire à la fois, inexplicablement. Il ne fait pourtant rien pour me séduire ou se montrer agréable mais le moindre regard un peu appuyé, le moindre geste amical me troublent. Il n'est pourtant pas du tout mon style de mec.

Je me tourne et me retourne un nombre de fois incalculable. Tantôt, j'emporte les draps en soupirant, tantôt je serre les jambes, écartant les bras, repliant et dépliant les genoux.

- C'est pas bientôt fini, ce rodéo ? s'exaspère-t-il, employant les mêmes mots que moi la première nuit. Il y en a qui aimeraient dormir.

Je grommelle une réponse inintelligible et l'envoie au diable. Dans l'espoir de m'endormir, je récite intérieurement mes poèmes préférés, me laissant bercer par le rythme rassurant des vers et des rimes. Peu à peu détendue, je me sens glisser vers le pays des rêves, mais juste avant de sombrer mon subconscient ne peut s'empêcher de me rappeler une dernière fois que je connais cette odeur.

À mon réveil le lendemain matin, le lit est vide, comme d'habitude puisque Nathan se lève toujours avant moi. Mais il est rare que la maison embaume les œufs au bacon de si bon matin. Je me traîne encore ensommeillée jusqu'à la cuisine où m'attend une assiette avec des toasts grillés, des œufs brouillés et le fameux bacon. Sur un morceau de jazz que diffuse la radio, mon faux mari me verse un verre de jus d'orange fraîchement pressé. Un véritable cordon-bleu.

– Merci, mon ange, m'émerveillé-je, en levant un sourcil interrogateur à son intention. Ça a l'air délicieux.

Le petit déjeuner est alléchant, d'autant plus que je suis affamée. Son geste délicat me touche particulièrement.

– Pour me faire pardonner de t'avoir réveillée en sursaut cette nuit, ma chérie, rétorque-t-il, en haussant les épaules.

Pendant que je m'installe à table, Nathan enfle sa veste de jardinier puis se penche vers moi pour me murmurer au creux de l'oreille.

– Il faut absolument découvrir qui Lobo est chargé d'éliminer.

– Probablement une ordure qui ne vaut pas mieux que les autres, chuchoté-je, en attaquant mon petit déjeuner.

– Tu as raison, mais on ne peut pas le laisser se faire crever sans rien tenter. Fouille de ton côté, vois avec la femme de ménage...

– Blanche.

– Oui, c'est ça, Blanche. Elle doit tout savoir sur tout, depuis le temps qu'elle bosse ici.

J'occupe ma matinée à m'y employer avec tout le tact dont je suis capable, amenant le sujet sur le tapis de différentes manières mais en vain. Blanche ne sait rien ou ne veut rien savoir, ce qui est compréhensible, mais ne m'avance pas le moins du monde. C'est néanmoins l'occasion de faire mieux connaissance avec cette fille rigolote, loin d'être bête et éperdument amoureuse de son prêtre vaudou, aux yeux couleur de glacier.

– Camille est tellement sexy, soupire-t-elle, tandis que nous faisons une pause à l'ombre d'un séquoia après nous être tuées à la tâche dans la maison. Et, tellement gentil, un vrai nounours.

– Sûrement, dis-je, en ajoutant pour moi-même que tous les nounours du monde ont des griffes et des crocs mortels planqués sous leur douce fourrure. Mais il n'est pas mon genre.

– Tant mieux, ça en fait plus pour moi... et, c'est quoi alors ton genre ? interroge-t-elle, espiègle. Lobo ? J'ai bien vu comment tu le fixes.

– Tu déconnes, m'étranglé-je, paniquée à l'idée d'avoir manqué de discrétion. Ce n'est pas du tout, mais alors pas du tout mon type. Et, je suis mariée.

– Il est plutôt beau pourtant, répond-elle, ignorant ma dernière objection. Toutes les nanas lui tournent autour mais, moi, il me fait peur.

Tu m'étonnes... C'est juste l'un des pires tueurs à gages du pays.

– Moi aussi, reconnais-je, bien que ce ne soit pas l'exacte vérité. Il me fait froid dans le dos. J'ai toujours l'impression qu'il s'apprête à liquider quelqu'un.

– Oh ! Quand même pas, proteste-t-elle, en riant. En tout cas, je ne l'ai jamais vu faire de mal à une mouche.

– Une mouche peut-être pas, mais je suppose que le couteau de chasse qui ne le quitte jamais ne lui sert pas qu'à se curer les dents.

– Qui sait ? Avoue qu'une bobine de fil dentaire à la ceinture serait beaucoup moins classe.

– Tu as raison, dis-je, en riant malgré mon malaise. De toute façon, je préfère les yeux verts... ou noirs, me rattrapé-je in extremis en pensant à ceux de mon supposé époux.

– Il avait les yeux de quelle couleur, le dernier mec avec lequel tu as aimé coucher avant ton mari ? me demande-t-elle, en allant s'asseoir au bord de la piscine, les pieds dans l'eau.

– Verts, du plus beau et du plus intense vert que tu puisses imaginer, lui confié-je, en me rappelant mon baron.

– C'était bien, vous deux ?

– C'était juste un coup d'un soir, soupiré-je, une pointe de regret dans la voix.

– Un bon coup, apparemment, s'amuse-t-elle, un sourire en coin.

– Un méga bon coup, oui, m'exclamé-je.

Et nous nous mettons à rire comme des gamines.

Je sais que je ne devrais pas mais je suis en train de m'attacher à cette fille. À part Rachel, ma voisine de palier, je n'ai pas d'amies, trop de boulot et, jusqu'à aujourd'hui, je ne m'étais pas rendu compte combien ça me manquait. Pouvoir partager, rire, se confier des secrets bêtes, discuter maillots de bain et surtout parler mecs. Des choses futiles et pourtant si importantes.

La journée passe sans que je ne surprenne la moindre conversation ou ne découvre le moindre indice permettant de nous indiquer qui Lobo doit éliminer. Je profite d'un moment de solitude pour checker mon vieux portable, mais pas le moindre SMS ou MMS en attente.

Lobo reste totalement invisible depuis hier, comme évaporé. Les rares fois où nous nous croisons, Nathan m'avoue ne rien avoir trouvé non plus, ce qui le fait enrager. Il ne supporte pas l'idée d'être impuissant face à un meurtre qui se prépare, quand bien même ce serait celui d'un quelconque trafiquant. Et, visiblement, il ne supporte pas non plus l'échec. Il prend cette histoire comme une offense personnelle, comme si Valdez et Lobo le narguaient sur son propre terrain.

À la tombée de la nuit, ne le voyant toujours pas rentrer, je pars à sa recherche, priant pour qu'il ne soit pas tombé sur Lobo. Il serait capable de le descendre. J'ai l'impression qu'il le déteste plus que quiconque ici, même Valdez. Après avoir fait le tour de la propriété, je le découvre enfin, près de la pergola, en train de tailler des rosiers qui ressemblent aux ronciers du château de la *Belle au bois dormant*. Il semble s'en donner à cœur joie.

– Il vous manque votre épée et votre blanc destrier, mon prince, pour venir à bout de ce monstre

végétal, le taquiné-je, en l'observant se débattre avec un sécateur.

– Cette saloperie n'aura pas le dernier mot, grince-t-il entre ses dents.

– Je croyais que ce n'était pas nécessaire d'entretenir cette partie-là du parc, hasardé-je, en regardant les ronces et les épineux autour de moi et le sol spongieux des marécages dans leur prolongement.

– J'avais besoin de me passer les nerfs sur quelque chose, ronchonne-t-il, en tailladant de plus belle, les cheveux ébouriffés, l'air un peu sauvage malgré les lunettes et les coudières en cuir. Et, maintenant qu'il a déchiré mon jean, j'en fais une affaire personnelle.

Mon regard se pose sur ses jambes et constate en effet de nombreux accrocs à son pantalon.

– Le repas est prêt, preux chevalier. C'est quand tu veux, l'informé-je, en m'asseyant sur un petit banc.

– J'espère qu'il y a du gibier aux morilles et à la gelée de figes au menu, femme, ahane-t-il, entre deux coups de sécateur.

– C'est ça, t'as qu'à y croire. Burger et frites, ou rien.

– Pour un dîner qui devait être léger...

Je m'apprête à lui lancer une repartie sanglante quand une ronce particulièrement vicieuse déchire la manche de sa chemise. Il n'y prête pas attention, mais moi, oui. Oh, que oui. Et, ce que je découvre me laisse sans voix.

Ce n'est pas possible. Le salaud ! Il s'est bien foutu de moi.

Stupéfaite, je reste muette un bon moment, sans que Nathan, absorbé par son labeur, ne remarque quoi que ce soit. Dans sa frénésie d'extermination, il ne s'aperçoit pas que l'accroc s'élargit et révèle à chaque fois un peu plus de peau... et de tatouages. Ses incroyables, ses magnifiques tatouages, que je connais si bien pour les avoir admirés et suivis du bout des doigts et de la langue lors de notre toute première nuit ensemble. Pas au pavillon ni dans la petite maison de gardiens, non, cette nuit torride dans cet hôtel des Divins Amants, au charme tout français.

Je savais bien que je connaissais cette odeur.

Incrédule, mon esprit patine à la recherche d'une explication rationnelle, moins embarrassante, mais rien n'y fait ; des tatouages de cette sorte, il n'en existe pas des dizaines. Un combat acharné entre colère et surprise s'abat sur moi.

– Nathan.

– Quoi ? réagit-il distraitement, sans se retourner.

Il bataille avec une branche souple et griffue, qui lui arrache encore un bout de chemise. Dessous, les motifs encreés dans sa chair se dévoilent un peu plus.

– Et, merde, peste ce fichu imposteur. Saloperie de saloperie !

– Nathan. Tes bras.

- Ouais, quoi, mes bras ? grogne-t-il avant de triompher en venant à bout de son adversaire.
- Tes tatouages, tranché-je, froidement.

Subitement, il suspend son geste, comme statufié. Puis, il abaisse lentement les bras, découvrant enfin l'étendue des dégâts. Sa chemise est en lambeaux et ses tatouages sont bien visibles. Il a un air que je serais bien en peine de qualifier, à la fois dépité, interloqué, choqué et enragé. Je le rejoins et lui retire son sécateur des mains puis je retrouse ses manches.

Il ne bouge pas d'un iota, visiblement confus. Passablement énervée, je commence à déboutonner sa chemise, avant de carrément la lui arracher, révélant les arabesques sur son torse musclé.

- Du beau boulot.
- Euh... merci.
- Je parlais de ton déguisement, sifflé-je, avec une absolue mauvaise foi.
- Ah...
- Lentilles de contact ? supposé-je, en lui retirant ses lunettes.
- Oui.
- Enlève-les.
- Mais...
- Il n'y a pas de vidéosurveillance dans cette partie de la propriété. Nous sommes seuls, toi et moi, et la nuit tombe. Tu ne peux rien objecter qui ne relève de la mauvaise volonté. Et, je ne suis pas d'humeur, au cas où ça t'aurait échappé.
- Eh, merde... Cecilia.
- On parlera plus tard. D'abord, je veux voir à qui j'ai vraiment affaire.
- OK, soupire-t-il, résigné. J'enlève aussi le maquillage ?
- S'il te plaît.

Il prend un chiffon propre au milieu du matériel de jardinage qu'il traîne toujours avec lui et l'humidifie avec sa bouteille d'eau. Il se frotte le visage avec énergie, marquant des pauses pour me lancer des regards à la fois désolés et honteux.

Peu à peu, je découvre un nouvel homme. Sans lunettes ni lentilles, sans cernes ni rides pour le vieillir, les cheveux en bataille, le torse nu, ni tout à fait agent de la DEA ni tout à fait Baron Samedi. Un mec jeune, sexy à couper le souffle dans son jean qui lui tombe sur les hanches. Ses épaules sont larges et, à la simple vue de ses abdos, n'importe quelle femme rêverait d'en suivre les reliefs du bout des doigts. Je lui donnerais 30 ans à tout casser. On est loin du bon père de famille d'âge mûr. Celui qui se tient devant moi, grand et baraqué, pourrait poser dans n'importe quel magazine de mode et alimenter les fantasmes de milliers de filles à travers le pays. Ce que je me garde bien de lui avouer, évidemment.

Je me sens flouée et trahie. Surtout, je ne comprends pas. Et, je ne me gêne pas pour le lui dire avec peu de tact, beaucoup d'énervement et quelques jurons. Dans notre travail, la confiance est primordiale, on doit pouvoir compter l'un sur l'autre de manière inconditionnelle. Et, ce genre de cachotteries peut nous coûter la vie. Je n'ai aucune envie de finir en nourriture pour croco parce que

mon partenaire doute de moi ou estime superflu de me mettre au parfum de certains *légers* détails. De marbre, Nathan encaisse mes reproches, mais je remarque que les muscles de sa mâchoire se contractent nerveusement. Il essaie finalement d'en placer une mais je suis tellement remontée contre lui qu'il n'en trouve pas l'occasion. J'ai besoin de déballer ce que j'ai sur le cœur et je ne m'en prive pas.

Forcée de m'interrompre pour reprendre mon souffle, il saisit l'opportunité pour se pencher vers moi. Ses yeux verts ancrés dans les miens me clouent sur place. Brusquement, mon regard dérive vers sa bouche qui se rapproche, mes reins enregistrent une soudaine montée de température dans la région où se pose sa main, et mes sens se mettent en éveil.

Prise au dépourvu, je tente d'esquiver en faisant un pas en arrière mais je suis trop lente à réagir. Ses lèvres se posent sur les miennes, douces, caressantes, affolantes.

– Ça, c'est un coup bas, susurré-je, essoufflée, aussitôt que la bouche de Nathan quitte la mienne.

Il recule légèrement, l'air interrogateur et vaguement inquiet, ce que je peux comprendre vu l'engueulade qu'il vient d'encaisser.

– Quoi donc ?

– M'embrasser pour me faire taire.

– C'est une technique qui a fait ses preuves depuis l'Antiquité, avoue-t-il, avec un sourire à faire fondre n'importe quelle furie.

Ses prunelles émeraude pourraient m'hypnotiser et me faire oublier le reste du monde. Quel que soit l'endroit de son corps où mon regard se pose, il est l'incarnation de la tentation, que ce soit par ses mèches décoiffées, sa stature musclée ou sa peau décorée de dessins.

– Comment ai-je pu croire une seule seconde que tu avais 40 ans ? m'étonné-je, en caressant un de ses tatouages.

– Je suis un excellent acteur, s'amuse-t-il. Et, je maîtrise le camouflage comme personne.

– Quand même, dis-je, en laissant mon doigt poursuivre sur sa lancée et se perdre vers la peau tendre de son bas-ventre. Tu es tellement...

– Tellement... ? insiste-t-il, en retenant son souffle tandis que je défais sa ceinture d'un geste hésitant, pas vraiment certaine que le déshabiller au milieu du parc soit une bonne idée.

– Tellement jeune, juste comme il faut, et insupportablement beau, en plus !

Il rit doucement et m'attire à lui alors que mes mains continuent de s'affairer. J'aime le bruit de sa boucle de ceinture qui se détache et cogne contre les boutons de sa braguette ouverte.

– Pas autant que toi, rétorque-t-il, en prenant mon visage entre ses mains pour m'embrasser.

Je savoure le goût de ce baiser légèrement sucré. Ses lèvres si douces glissent tendrement sur les miennes, sans hâte, jusqu'à ce que la pointe de sa langue les chatouille par petites touches successives. Cela m'électrise, me donne envie de plus humide, de plus mordant. J'écarte l'ouverture

de son jean et caresse son sexe à travers son boxer. En guise d'approbation, un râle excitant s'échappe de sa gorge.

– Attends, m'ordonne-t-il dans un souffle.

– Non.

– Si, insiste-t-il, en me soulevant par les cuisses. Accroche-toi bien, on part en balade.

– Hein ? Mais pourquoi ? Tu es fou !

Mes jambes s'enroulent autour de sa taille, tout comme mes bras autour de son cou. Je ne peux retenir un éclat de rire spontané.

– Que va penser notre patron s'il surprend sa soubrette préférée en train de sucer son jardinier au beau milieu de ses rosiers de collection ?

– Eh ! protesté-je, alors qu'il m'emmène vers le bayou. Je n'étais pas du tout en train de... de te... enfin.

– Mais, j'espère bien que c'est dans tes intentions. De toute façon, dans le cas contraire, je ne pense pas qu'il serait content de me voir te prendre et qu'il supporterait de t'entendre crier mon nom en jouissant alors qu'il te court après sans succès depuis des jours.

– Je te trouve bien sûr de toi, concernant mes cris, m'offusqué-je.

– C'est que j'ai déjà eu l'occasion de t'avoir sous moi, d'être en toi, et je me souviens parfaitement de ta manière de jouir, dit-il, en raffermissant sa prise sur mes fesses pour mieux me plaquer contre lui.

– Et je jouis comment ? demandé-je, en dégageant ma robe pour mieux sentir son sexe dur entre mes cuisses écartées.

– Bruyamment, gémit-il, en me mordillant le cou juste comme j'aime, du bout des dents.

Arrivée à la petite pergola fleurie au fond du parc, Nathan s'assied sur le banc sans me lâcher et s'appuie contre le treillage. Des fleurs viennent se perdre dans ses cheveux et des feuilles dans son cou. Je me redresse un peu, à califourchon sur lui et me demande si je ne suis pas en train de rêver. Ce mec, qui me tient entre ses bras, est tellement chaud, tellement séduisant. Il ne me quitte pas des yeux et l'intensité de son regard de jade pailleté d'or me cloue sur place. Je me laisse aller au plaisir de ses doigts qui me pétrissent doucement, écartent et resserrent la chair de mes fesses tout en passant l'index dans le sillon qui les sépare. L'élastique de ma culotte me lacère le bas-ventre, entrave ses gestes, le limite, alors que j'en voudrais plus.

Subitement, il se lève, me faisant basculer. Je lâche un petit cri avant de me retrouver sur mes pieds, face à lui. Les mains sous ma robe, les yeux toujours accrochés aux miens, il s'accroupit pour faire glisser avec impatience ma culotte le long de mes jambes. Fébrile, je l'aide du mieux que je peux. Il sème sur ma peau des baisers, qui suivent le tissu et me font frissonner. Quand il parvient à mes chevilles, je lève un pied puis l'autre et nous voilà enfin débarrassés de cet encombrant morceau de tissu. La bouche et les mains de Nathan refont le chemin en sens inverse, ses cheveux me frôlent et provoquent en moi une onde de plaisir au fur et à mesure de leur ascension. Mon sexe se met à pulser follement, jusqu'à ce qu'il en écarte les lèvres de ses doigts et commence doucement, tout doucement, du bout de la langue, à le goûter. Mes mains s'accrochent à sa chevelure tant les sensations sont

délicieuses. J'écarte les jambes pour lui faciliter l'accès. La chaleur de sa bouche et la douceur de sa langue sur mon clitoris ne sont pas loin de me faire perdre la tête, et l'équilibre. Dire que j'adore ce qu'il me fait est très loin de la réalité. Il prend son temps, il semble déguster, aimer cela autant que moi et ça me fait un effet dingue.

Il me remonte une cuisse, qu'il cale sur son épaule, m'ouvrant plus encore à lui. D'une main, il écarte encore un peu plus mes lèvres, les étirant pour faire pointer mon clitoris tandis que de l'autre, il effectue des va-et-vient sur mon orifice si peu visité et pourtant si sensible. Ses doigts habiles, devant comme derrière, représentent le combo parfait qui me fait fondre. La sensation est incroyable, juste inexplicablement puissante et jouissive. Je voudrais tellement m'ouvrir plus encore pour lui que je m'appuie sur ses larges épaules dont je sens les muscles rouler et me mets à onduler contre sa bouche. Le plaisir monte, fulgurant, quand elle se referme sur mon clitoris et que son doigt entre mes fesses me pénètre au rythme de sa langue.

– Nathan, Nathan... attends, le supplié-je, tout en appuyant sa tête contre mon ventre pour l'inciter à continuer.

Heureusement, il comprend que je raconte n'importe quoi et ne se fie qu'à mes gestes, à mon corps brûlant, qui en réclame plus, au bord de l'implosion. Parfois, un petit courant d'air rafraîchit mes fesses et donne un coup de fouet à ma peau en feu. Je m'agrippe à Nathan en répétant son nom, je laboure ses épaules à l'approche de l'orgasme, tel un tsunami imminent qui me balaie violemment, m'éjecte hors de mon corps tant c'est bon, merveilleusement, incroyablement bon.

Mes jambes se dérobent brutalement lorsque la vague retombe après avoir claqué avec fracas sur le sable. Heureusement, Nathan anticipe et me rattrape. Il se laisse glisser à même le sol moussu, s'assied et me garde blottie contre lui, mes jambes repliées et serrées contre sa main. Je ne veux plus qu'il la retire, jamais. Je pourrais vivre avec sa main entre mes cuisses pour toujours.

Nous restons un long moment enlacés sous la tonnelle ombragée, dont la fraîcheur contraste agréablement avec la chaleur moite du bayou. Puis, ma main qui caressait distraitemment le torse de Nathan et suivait les motifs de ses tatouages, descend vers son boxer, qu'elle trouve bien rempli et fait doubler de volume lorsqu'elle le caresse. Le souffle de Nathan à mon oreille change de rythme, s'accélère et se fait plus bruyant. J'aime l'entendre haleter tandis que je referme mes doigts sur son sexe bandé, qui gonfle et durcit tant et plus. Il étend ses jambes pour m'inviter à continuer et je ne me fais pas prier. Je la dégage de son carcan de tissu et contemple un instant sa verge dressée entre ses cuisses bronzées. Droite, large et épaisse, elle m'intimide presque.

– J'ai envie que tu me prennes, dit-il, en me soulevant pour m'asseoir sur lui. Viens. J'ai envie de te voir sur moi.

L'idée m'excite autant que de l'entendre la dire. C'est la première fois qu'un mec me dit ça. Habituellement, c'est plutôt l'inverse. Je soulève ma robe pour le chevaucher, l'aide à baisser son jean et son boxer, et l'empoigne avec délicatesse.

Je me penche pour l'embrasser tout en guidant son sexe en moi mais il se fige, quasiment foudroyé.

– Merde, s'exclame-t-il. Oh ! Putain. Merde.

– Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je panique à la simple idée que nous puissions être surpris par Valdez, Lobo ou encore les fameux dobermans.

– J'ai pas de capote, s'excuse-t-il, d'un air si dépité que ça pourrait en devenir comique si seulement je ne trouvais pas ça moi aussi catastrophique.

Quelques secondes se passent, une quasi-éternité durant laquelle je constate avec satisfaction qu'il ne débande pas d'un iota malgré notre situation dramatique.

– Tu me fais confiance, non ? m'assuré-je auprès de mon amant.

– Oui, pourquoi ?

– Nathan, nous avons tous les deux passé des examens médicaux, dont le test du HIV. Si nous sommes en mission, c'est qu'il est négatif. Nous sommes bien trop répugnés par les gens qui nous entourent ici pour nous être envoyés en l'air avec qui que ce soit. Alors, l'unique raison qui pourrait nous empêcher de faire l'amour sans nous protéger serait que tu ne me fasses pas suffisamment confiance pour me croire quand je te dis que je prends la pilule contraceptive.

Une main sur mes hanches, Nathan me regarde intensément. Il repousse une boucle de mes cheveux derrière mon oreille, pose une main sur ma nuque et m'attire à lui.

– La question ne se pose même pas. Embrasse-moi. Prends-moi, me supplie-t-il.

6. Tueurs nés

Nathan

Malgré la morosité ambiante en ce début de millénaire à cause des nouvelles, toujours plus alarmistes, en provenance des quatre coins de la planète, il arrive encore parfois qu'on se lève le matin avec un optimisme incroyable, alimenté par une euphorie totalement incongrue.

Aujourd'hui, je me réveille avec le sourire et une putain d'énergie qui irradie tout mon corps. Je m'étire dans le lit, repousse les couvertures et apprécie la fraîcheur des draps sur ma peau. Finie la mascarade du pyjama en flanelle, qui me faisait ressembler à un bon vieux cow-boy. Plus besoin de cacher mes tatouages. Alors, un boxer me suffit amplement.

Cecilia...

Je tourne la tête vers elle. Elle dort encore, les bras enserrant l'oreiller comme si c'était son mec. Je me remémore la soirée d'hier, l'engueulade qui s'est terminée par une réconciliation explosive sous la pergola, avec quelques paroles et surtout beaucoup de sexe. La meilleure façon, et la plus efficace, de se faire absoudre de ses conneries. Même si je ne doute pas un seul instant que je vais galérer un peu avant qu'elle ne me pardonne réellement mon double jeu.

– Ne crois pas que jouir me fasse perdre la mémoire, m'a-t-elle rappelé en haletant, aux alentours du troisième orgasme.

– Je ne crois rien du tout, hormis que je vais mourir d'épuisement, mais comblé et heureux, avant la fin de la nuit, ai-je répondu, en l'attirant contre moi.

– Moi d'abord, a-t-elle rétorqué, la tête sur ma poitrine

À présent, je reste assis au bord du lit à contempler ses longues boucles noires éparpillées sur le drap blanc comme un filet de pêche sur le sable fin d'une île paradisiaque. Ses lèvres entr'ouvertes libérant un souffle léger et rapide, l'ombre de ses cils sur ses pommettes. Je devine la forme de son corps sous le tissu et me remémore le son de ses gémissements à mon oreille, le goût de sa peau sur ma langue, sa moiteur sur mes doigts... Mon boxer déjà bien tendu se met à ressembler à une tente de camping.

J'ai sûrement fait une connerie monumentale en couchant avec ma coéquipière mais si c'était à refaire, je n'hésiterais pas une seconde. J'espère d'ailleurs qu'on ne s'en tiendra pas là. Maintenant que le secret de mon identité est éventé, ce serait criminel de s'en priver. Elle va certainement me faire ramer un max pour me faire payer mon mensonge mais c'est de bonne guerre, je suis OK avec ça. De toute façon, après la nuit qu'on a passée, je suis OK avec tout ce qu'elle pourrait me faire ou me demander. Encore shooté aux endorphines, on pourrait m'envoyer casser des cailloux au baignoire ou nager avec les requins que je n'y verrais pas d'inconvénients.

C'est donc en sifflotant que je me maquille comme une geisha, ajuste mes lentilles, aplatis mes cheveux et me prépare à affronter une nouvelle journée chez le plus gros trafiquant de drogue de la côte Est. Notre incapacité à découvrir l'identité de la future victime de Lobo me revient brusquement en pleine gueule. Putain, je déteste l'idée qu'un mec ait pu se faire torturer par cette ordure pendant mon sommeil. Cecilia a écouté aux portes, surpris des conversations téléphoniques, questionné Blanche, sans rien apprendre.

– C'est quand même improbable que la femme de ménage ne soit au courant de rien, ai-je tiqué. C'est le poste par excellence dans une maison, celui d'où l'on voit tout et entend tout.

– Justement, a rebondi Cecilia. Blanche est assez intelligente pour avoir compris que son espérance de vie était directement proportionnelle à sa discrétion et à sa faculté d'oubli.

– Pas faux.

De mon côté, j'ai fouillé toute la propriété, excepté le hangar à bateaux, dont je n'avais pas encore la clef, et j'ai fait chou blanc également. Rien, que dalle, nada. Mais maintenant que j'ai moulé un double de la clef dérobée hier soir par Cecilia, c'est le moment ou jamais d'aller y regarder de plus près. Il faut que je trouve quelque chose. Je dois découvrir un indice, une piste.

La petite allée qui y conduit est encombrée de ronces. C'est une zone touffue que je n'ai pas encore eu le temps de désherber ni de tailler. À mon avis, considérant le climat et l'hygrométrie, chaque fois que j'aurai terminé un côté de la propriété, il sera temps de réattaquer l'autre côté. Tout pousse trop et trop vite par ici. Si ses chiens n'aimaient pas tant gambader dans ce parc, Valdez aurait déjà tout goudronné depuis longtemps. Sur ce coup-là, je ne suis pas loin de lui donner raison. J'aime la nature mais soyons honnête, quand on est de corvée d'entretien, on trouve ça beaucoup moins fun. Surtout si on n'a pas la main verte.

Je parviens à me frayer un passage jusqu'au hangar. Ce n'est qu'une fois sur place que je remarque qu'il existe un second chemin d'accès, visiblement plus fréquenté si j'en juge par les herbes piétinées. Dans la boue, des empreintes de pattes griffues ont séché. Elles me paraissent trop énormes pour appartenir à des chiens. Par ailleurs, Tony et Elvira sont toujours chez le vétérinaire. Mais alors, quelles bestioles, hormis les alligators, qui ne laissent absolument pas ce genre de traces, pourraient bien rôder dans les parages ?

– Les dobermans sont des chiens excessivement braves et protecteurs envers leurs maîtres, s'ils y sont attachés, m'a appris Cecilia.

– Le tout étant d'arriver à les faire s'attacher à soi, ai-je objecté, lugubre, en étudiant les photos des deux fauves.

– C'est une race naturellement pot de colle et sensible, en tant que chien de compagnie. Mais ceux de Valdez sont dressés pour tuer, pas pour rapporter la baballe, alors c'est plus compliqué.

– Eh bien, ai-je soupiré, en contemplant dans mon assiette un burger carbonisé. J'espère que tu es meilleure psychologue canine que cuisinière, sinon on est morts.

Nous pique-niquions sur l'herbe du jardin pour échapper aux micros et ma repartie me valut de me prendre un croûton de pain en pleine tête.

La copie de la clef s'insère parfaitement dans la serrure et l'ouvre sans le moindre problème. Du bel ouvrage.

J'allume ma lampe torche et pénètre dans le hangar à l'atmosphère surchauffée. Immédiatement, je suis pris à la gorge par une montée de bile à laquelle je ne m'attendais pas. L'odeur est infecte. Une véritable puanteur me prend aux tripes. Je suis à peu près certain de trouver les restes d'un animal en décomposition. L'effet de surprise dissipé, je m'accommode de la puanteur et débute mon exploration des lieux. Un ponton traverse le hangar. Au bout, une lourde porte solidement cadenassée donne accès aux marais du bayou. De l'eau croupie clapote au pied de la porte en bois, rongée par l'humidité. Quatre barques amarrées, dont deux à moteur, tanguent paresseusement en heurtant le ponton. Je poursuis mon investigation, le puissant faisceau de ma lampe braqué devant moi, sans exclure le moindre recoin. Je suppose que si la majeure partie de la drogue transite par la route, le reste doit bien passer quelque part. Pourquoi pas en bateau sur les méandres du bayou ? La villa est idéalement située pour ça. Et les deux grosses barques ne sont certainement pas là pour la promenade dominicale en famille. Je vois mal Valdez, qui ne supporte pas de poser un orteil dans l'herbe, s'amuser à venir patauger ici par plaisir. Idem pour sa femme.

Malheureusement, la chance n'est pas avec moi. Rien de suspect ne m'interpelle. Je décide de terminer en fouillant les barques, par acquit de conscience, sachant pertinemment que rien d'aussi précieux que de la dope ne serait laissé ici sans surveillance ni protection.

Rien de précieux, en effet. Après avoir soulevé une bâche au fond de la barque la plus neuve, le relent pestilentiel décuple et m'étouffe. J'avais vu juste, il y a bien un cadavre ici. Et, ce n'est pas celui d'un innocent raton laveur. Génial...

Je crois que je viens de trouver celui qui a déplu à Valdez. Lobo s'en est déjà chargé. Son visage lacéré ne me permet pas de l'identifier et il ne porte aucun vêtement. Il est ficelé, les mains tranchées posées à côté de lui, la bouche béante sur une dentition inexistante. Quelqu'un, probablement Lobo, s'est appliqué à lui arracher chacune de ses dents pour empêcher son identification par la police scientifique. La langue, je suppose, a dû gêner le bourreau dans son travail puisqu'elle a subi le même sort. Le pauvre type n'est plus qu'une enveloppe martyrisée. Lobo s'en est donné à cœur joie.

– Désolé, mec, grincé-je entre mes dents, en réprimant un haut-le-cœur. T'as fait chier le mauvais type.

Je prends quelques clichés avec mon Smartphone. Au moment de remettre soigneusement la bâche en place, j'entends le cliquetis sec de griffes sur du bois, suivi d'un grondement sourd qui s'élève dans mon dos. Avant même que mon cœur ne soit remis d'avoir loupé quelques battements, un second grognement résonne. Je suis pétrifié. Le bruit se rapproche lentement. Tout aussi lentement, je me retourne et les vois.

D'abord, deux paires d'yeux en amandes, luisants et féroces, sur des gueules aux babines retroussées. Ensuite, d'énormes crocs ivoire aiguisés comme des couteaux de cuisine. Enfin, mon regard tombe sur leurs poitrails puissants et leurs pattes nerveuses.

Tony et Elvira, en pleine forme. Ils avancent sur moi calmement, le poil à peine hérissé sur leur échine musculeuse, leur gorge vibrante d'une promesse de mort. Les chiens se sont séparés ; l'un se positionne sur mon flanc droit, l'autre sur mon flanc gauche. Pas assez toutefois pour me laisser espérer une échappée droit devant. Pris en pince, je n'ai pas d'autre choix que de reculer et de me retrouver acculé au mur. À partir de là, deux options s'offrent à moi, soit je me fais égorger, éventuellement éventrer, soit je plonge sous le ponton pour tenter de m'enfuir à travers le bayou où les alligators me dévoreront.

J'en suis à me demander lequel de ces deux sorts est le plus enviable.

Aucun, connard. Les deux sont mortels.

Une voix goguenarde s'élève dans l'obscurité de l'entrée.

– Eh bien, notre brave jardinier s'est perdu, ricane Lobo, en pénétrant dans le hangar, son couteau à la main. Ou bien on veut aller faire une petite balade en bateau avec moi et notre ami « la grande gueule », qui doit commencer à s'ennuyer tout seul sous sa bâche.

Il éclate de rire en décrochant du tableau les clefs de la barque. Les chiens grondent de plus belle.

Eh merde.

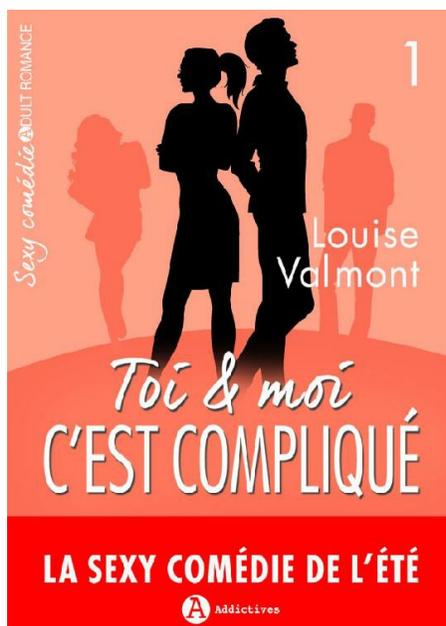
**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Toi et moi : c'est compliqué

Neil et Mia ne se connaissent pas, mais ont tout pour se détester ! Leurs univers sont à l'opposé : il est rationnel, mais sait profiter des plaisirs de la vie, elle est accro aux tisanes détox, prend soin de ses chakras et son travail passe avant tout. Réunis par des amis communs pour une fête au bord de l'océan, ils n'ont qu'une envie : fuir ! Mais une tempête tropicale va les forcer à cohabiter quelques jours...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Septembre 2017

ISBN 9791025739655

ZCOP_002